REVUE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN-KARDEC

Rédacteur en chef depuis 1870 : P.-G. LEYMARIE

38e ANNÉE — No 9. — 1er SEPTEMBRE 1895.

CHANGEMENT DE DOMICILE

Nous prévenons nos correspondants, nos abonnés et les partisans de la cause, que notre librairie des Sciences psychologiques, spirites et psychiques, sera établie RUE DU SOMMERARD, au N° 12, à partir du 15 septembre 1895 ; entrée par la grille en fer.

Notre librairie, placée près du musée de Cluny et du boulevard Saint-Germain, sera au centre du commerce des livres, près de la *Sorbonne* et du *Collège de France*.

A partir du 15 septembre prochain, toutes les correspondances et demandes de volumes devront être adressées et faites au 12, RUE DU SOMMERARD, près le musée de Cluny, au nom de P. G. Leymarie.

Le dimanche, 29 septembre 1895, à 2 h. 1/2 précises, anniversaire de *Léon-Laurent Visselle*, au cimetière de Pantin, 79e division, avenue des Marronniers à fleurs doubles. Les spirites se réuniront sur la tombe de ce regretté chef de groupe.

LETTRE DE M. T. STEAD

Journaliste anglais, au *Morning Advertiser* de New-York.

Vous me demandez de vous dire pourquoi je crois à l'immortalité.

Est-ce que je crois à l'immortalité ?

Voici, certainement, une question incidente (prior question) à laquelle je ne sais comment répondre, l'immortalité étant un sujet peu à la portée des mortels dont l'intelligence est bornée.

L'Eternel seul peut affirmer ou nier l'immortalité : si je vous comprends bien, ce n'est pas de l'immortalité de l'âme qu'il s'agit, mais bien de la

persistance de l'entité individuelle, après la dissolution du corps au moyen duquel cette entité s'est manifestée durant sa vie terrestre. C'est, là, une question beaucoup plus simple à laquelle je puis répondre sans hésiter et sans crainte.

Je ne serais pas véridique si je disais que je crois à la persistance de l'individu après la mort pour avoir observé des phénomènes dits spirites ; je croyais longtemps avant. J'avais soumis ma croyance à l'épreuve d'une démonstration expérimentale.

Si je disais jadis que je croyais, aujourd'hui je dis que je sais ; cela fait une grande différence.

Comment sais-je ? à peu près de la même manière, que nous savons avoir des parents ou des amis sur un autre continent dont nous sommes séparés par l'Océan et sans moyens de le traverser.

Nous recevons de leurs nouvelles par lettres ou par le télégraphe; des voyageurs qui ont traversé la mer, reviennent et parlent de leur bien-être, dans ce pays, et quelquefois nos parents ou nos amis reviennent eux-mêmes nous assurer de leur existence ; appliquez ce qui précède au témoignage qui est accessible à tout le monde, comme preuve de la réalité de la vie d'outre-tombe, et vous trouverez que l'analogie est exacte.

Mon amie, Miss Julia.... émigra au monde d'outre-tombe, il y a environ quatre ans ; elle me fit, avant son départ, la promesse solennelle de revenir si cela était possible, et de se montrer à l'une de ses intimes amies qu'elle chérissait comme une sœur et avec laquelle elle avait vécu pendant plusieurs années.

Il y avait à peine un mois qu'elle était enterrée, quand elle apparut, brillante et radieuse, près du lit de son amie qui ne dormait pas ; Julia... était bien telle qu'elle était de son vivant,à l'exception de la physionomie qui était plus réjouie. Son amie considérait l'apparition qui lui semblait être aussi tangible que de son vivant, lorsque cette dernière se dissipa en vapeur et disparut.

Six mois plus tard la même apparition fit plaisir et peur à son amie, qui n'osa, pas plus que la première fois, lui adresser la parole avant qu'elle disparût !

J'étais à ce moment dans la même maison ; ma main avait alors commencé à écrire automatiquement et comme j'avais connu miss Julia.... durant sa vie, je suggérai l'idée qu'elle serait peut-être disposée à se communiquer à son amie par l'écriture automatique et par ma main.

Le dimanche matin suivant, avant le déjeuner, alors que j'étais seul dans ma chambre à coucher, je laissai librement ma main se mouvoir sous l'influence occulte qui la dirigeait ; j'obtins une communication signée du nom

de mon amie décédée, accompagnée d'un *test* (preuve) trivial mais concluant, relatif à une commission donnée au moment de sa mort, chose que j'ignorais complètement, ainsi que le petit nom favori qui n'était connu que de l'amie de miss Julia à qui la communication était adressée.

Le *test* était simple ; il me semblait si ridicule que j'hésitais à remettre la communication, mais quand elle fut remise, j'appris que ce qui me semblait absurde était une preuve incontestable de l'identité de la personne invisible de qui j'avais obtenu la communication.

J'obtins une preuve encore plus concluante, par la relation d'un accident arrivé depuis sept ans à un endroit dont je n'avais jamais entendu parler ; l'amie de miss Julia ayant oublié ce fait, niait qu'un incident de ce genre fût arrivé ; miss Julia, écrivant avec ma main, donna tous les détails, l'heure, le lieu et la circonstance qui rappelèrent ces choses à la mémoire de notre amie.

Après ce fait, l'intelligence invisible se servit de ma main pendant plusieurs semaines pour écrire de longues et affectueuses lettres à son amie, commençant et finissant par des phrases familières qui m'étaient inconnues, qu'elles employaient dans leur correspondance ; elle indiquait dans ces lettres, qu'elle avait une connaissance intime de la position et de l'anxiété de son amie, ce que je ne savais pas.

Dans plusieurs circonstances elle lui annonça des événements comme devant arriver, que l'on considérait comme impossibles et qui eurent lieu plus tard, comme elle l'avait prédit.

Elle écrivit avec ma main automatique le nom d'une garde malade de l'hospice où elle mourut, le nom des personnes qu'elle avait visité après la mort, et le nom de quatre autres esprits qui l'avaient reçu à son entrée dans le monde invisible ; aucun de ces noms ne m'était connu. Ils furent cependant trouvés exacts par ceux à qui la communication était adressée.

Malgré le fait de recevoir des communications automatiquement je ne suis pas un voyant, et pour cette raison je ne la vois pas ; mais ceux qui possèdent cette faculté la voient très bien ; ainsi des personnes inconnues d'elle et de moi me l'ont parfaitement décrite en donnant son nom.

Maintenant je le crois, je serais aussi absurde en doutant de l'existence de mon amie d'outre-tombe, simplement parce que je ne puis la voir, que je le serais si je doutais de l'existence de mes cousins qui habitent le Canada, parce que je n'ai pas d'autres preuves de leur existence que quelques lettres et le dire de quelques voyageurs qui ont visité Toronto. Je raconte mes propres expériences, non point parce qu'elles sont extraordinaires, mais bien parce que l'on me demande la raison de ma croyance et il me semble qu'il est plus simple de relater brièvement ce que je crois être la vérité.

On dira sans doute, que ma déposition ne vaut rien parce que je ne suis pas un homme de science, mais un journaliste crédule et peut-être fou ! Laissons de côté le témoignage de mes propres sens et de ma conviction raisonnée en opposition avec mes intérêts matériels et examinons le témoignage des hommes très haut placés dans la science. Il n'y a pas de naturaliste plus célèbre qu'Alfred Russel Wallace, lequel partage avec Darwin l'honneur de la découverte de la loi qui porte le nom de ce dernier ; il n'y a pas de chimiste dont la renommée surpasse celle du professeur W. Crookes F. R. S., l'auteur de la découverte du thallium ; Il n'y a pas d'astronome plus avantageusement connu que Camille Flammarion de l'Observatoire français ; parmi les physiciens anglais, il n'y en a pas qui soit supérieur au professeur Olivier Lodge, et il n'y a pas en psychologie un spécialiste dont l'autorité soit plus grande que celle du professeur Richet. Ces savants renommés de notre époque ont été obligés, souvent malgré eux, de reconnaître que les faits qu'on peut toujours vérifier par des expériences, prouvent incontestablement la survivance de l'individu après le changement qu'on appelle la mort. Le professeur Lodge a déclaré que ses nombreuses observations sur ce sujet, lui démontraient que la persistance de l'individualité après la mort peut se vérifier par une observation patiente, aussi bien que tout autre fait de la nature.

L'opinion du professeur W. Crookes est bien connue, ainsi que celle du professeur Morgan ; je préfère terminer cette déclaration brève des raisons qui me font croire à la survivance de la personnalité après la mort du corps, par une citation du Dr Russell Wallace.

« Si le Spiritisme est vrai, il donne une telle preuve de l'existence d'êtres éthérés et du pouvoir qu'ils ont d'agir sur la matière, que la philosophie en doit être révolutionnée ; il démontre l'existence de formes et de modes d'être de la matière inconcevables jusqu'à ce jour ; il démontre l'intelligence sans cerveau, une intelligence séparée de ce qu'on appelle le corps matériel, ce qui détruit toute prévention contre une existence continue après que le corps est désorganisé et dissous ; il démontre encore, autant qu'un fait peut être démontré, que les soi-disant morts vivent encore, que nos amis sont près de nous quoique invisibles pour nous guider et nous soutenir, quand, pour faute de conditions, ils ne peuvent nous prouver leur présence ; il donne ainsi *la preuve d'une vie future* que tout le monde désire, et dont l'absence a fait que tant de personnes meurent dans le doute et l'anxiété, une foule d'autres dans une incrédulité positive. »

William T. Stead.

Traduit par Elie Bloche.

N. D. L. R. — Ici M. William T. Steed, l'un des premiers publicistes de

l'Angleterre, esprit indépendant et chercheur, ami du juste et du vrai, défend la Cause dans le *Borderland*, revue intéressante à tous les points de vue; nous sommes heureux de reproduire in-extenso sa réponse ci-dessus au *Morning Advertiser*, l'un des journaux politiques les plus importants des Etats-Unis, ce qui permettra à nos lecteurs de bien juger de l'homme, de sa franchise et de sa liberté d'exposition en ce qui concerne la vérité par le fait brutal.

Après sir Russell Wallace et tant d'autres savants de premier ordre, nous constatons la bienvenue parmi nos défenseurs, d'une foule d'hommes illustres dans tous les rangs de la société, surtout parmi les princes de la science.

Ainsi se vérifiera cet axiome d'Allan Kardec :

Le spiritisme sera scientifique ou il ne sera pas :

La science sera spirite ou elle ne sera pas.

La science prétend n'étudier que le *psychisme*, mais, de même que l'*hypnotisme* et le *magnétisme* sont inséparables, signifiant la même chose sous deux noms différents, le *psychisme* et le *spiritisme* sont synonymes, et représentent le même ordre de recherches pour aboutir aux mêmes conclusions consolantes, réparatrices, rationnelles et progressives.

Bénissons les chercheurs consciencieux P. G. LEYMARIE.

GROUPES D'ÉTUDES

Monsieur Leymarie : Nous sommes un petit groupe, inconnu de vous presque tous appartenant à la haute société officielle d'une ville paisible. A la suite de diverses circonstances, nous avons été amenés à former une société de 8 personnes, notre but avoué étant d'étudier les sciences dites occultes, à l'aide d'expériences suivies.

Parmi nous, un seul initié, personne reconnue médium dans les cercles de Paris.

Tous les autres, de simples chercheurs, amis de la vérité et résolus à explorer au moins les premières salles de ce magnifique édifice dont le colonel de Rochas a dit que le magnétisme n'était que le vestibule. Ce modeste petit groupe a obtenu des résultats si satisfaisants que nous croyons vous intéresser en vous envoyant un petit résumé des principaux phénomènes obtenus. Vous en ferez ce que vous voudrez. En tout cas nous déclarons solennellement que c'est la vérité.

Nous nous réunissons dans l'obscurité en faisant la chaîne magnétique

autour d'une table en chêne style Louis XIII. La chambre est dépourvue de ses ornements et ne sert qu'aux séances.

Pour abréger, nous divisons le travail par ordre des phénomènes obtenus :

PREMIÈREMENT

TABLES

Lévitations remarquables et continuelles (nos mains étant posées à plat sur la table), deux fois la table s'est si bien lévitée que les pieds étaient à 1 m. 40 du sol, le médium étant assise dessus. Sans ses supplications, elle serait montée au plafond avec la table. Plusieurs fois la table a dansé, polké, battu des retraites, etc. Deux fois, en pleine lumière, nous l'avons vue danser et se déplacer assez loin de l'endroit où elle était.

DEUXIÈMEMENT

APPARITION D'UN VIVANT A LA TABLE

Un notable de la ville rayé du nombre des assistants, vu ses inexactitudes, est venu de lui-même à la table, un soir qu'il s'était absenté pour causes privées. On a demandé à cette âme, qui sans doute avait momentanément abandonné son corps, de donner des preuves de ce fait. Elle a répondu qu'il portait une cravate bleu uni, qu'il était gourmet, et qu'il avait trouvé les plats de son dîner mauvais.

Vérification faite, le lendemain, tout était exact; à l'heure dite, il s'était endormi pendant dix minutes, dans son fauteuil, inconscient quant à ses organes matériels, mais conscient quant à son moi qui s'était transporté dans notre salle d'expériences.

DEUXIÈMEMENT (*bis*).

Au bout de quelques séances, les esprits ont annoncé les communications par des coups violents frappés sur la table. Ils se sont servis du même phénomène pour répondre à nos questions, au lieu d'employer le système alphabétique.

TROISIÈMEMENT

LUEURS

Nous avons vu fréquemment de belles lueurs et des étoiles montantes et descendantes, même des roses de feu.

Nous avons, sur notre demande, vu au dessus de la tête d'un nouveau décoré une sorte d'étoile lumineuse représentant l'insigne de la Légion d'honneur.

Mais le phénomène le plus brillant, a été un éclair, d'une telle intensité que la chambre tout entière en a été illuminée.

QUATRIÈMEMENT

ATTOUCHEMENTS

Tous les assistants ont perçu, plus ou moins, des attouchements de mains invisibles. Les dames ont eu plusieurs fois la main baisée, et même, une dame a senti une main qui semblait absolument naturelle, jouer avec ses frisons et toucher souvent le chapelet qu'elle portait à son cou (chapelet possédant toutes les bénédictions et faveurs possibles). Mme X... a également saisi par deux fois une main d'homme, dont le contact lui paraissait identique à une main vivante ; du reste, cette main s'est laissée prendre avec une bonne grâce parfaite.

Le nez de l'un des assistants, fut vivement pris et pincé. Le médium a senti que l'esprit d'un de ses amis désincarné, M...., s'approchait, s'asseyait sur sa chaise et lui mettait les bras autour de la taille, en s'efforçant de l'entraîner dans l'au-delà ; malgré sa bravoure, elle ne put se défendre de crier vivement à son voisin : « Il m'emporte, empêchez-le ». Sans doute, pour la punir de son manque de confiance, sa chaise lui fut immédiatement enlevée, et elle serait tombée si ce voisin ne l'avait pas retenue.

CINQUIÈMEMENT

FAITS DIVERS

1° Nous possédons une de ces grosses cloches basquaises, que la vache conductrice du troupeau porte au cou ; elle était placée sur un meuble d'où elle fut subitement lancée au vol. Mise en mouvement au-dessus de la table, elle faisait un bruit épouvantable. Saisie par nous, elle nous fut arrachée ; et enfin elle sonna la retraite, tandis que la table dansait en mesure et que les assistants chantaient un air *ad hoc*.

Une autre fois une dame prit cette même cloche, affirmant qu'on ne pouvait la lui enlever ; à la fin de la séance, elle tenait toujours la cloche, mais le battant en avait disparu ! ce n'est qu'à la séance suivante qu'il fut rattaché par des mains invisibles et rendu à la même dame.

2° Une guitare fut aussi un objet de distraction pour nos amis invisibles ; elle était sur un meuble voisin. Il s'en emparèrent, nous en frappèrent la tête, l'offrirent ensuite aux assistants, pendant qu'ils en pinçaient les cordes eux-mêmes.

Enfin ils s'amusèrent à la démonter complètement.

3° Un soir étant assis comme d'habitude, autour de la table, nous entendions les forces psychiques se remuer. Bientôt la chaise de M. X... fut attirée jusques devant le cabinet futur des matérialisations. Après lui, ce fut à une autre à partir pour être remisé dans une fenêtre ; puis, à son tour, une

dame fut entraînée dans la même direction. En même temps, le médium fut emmenée à l'autre extrémité de la chambre. Mais inquiets de tous ces déplacements de personnes, nous allumâmes une petite bougie, et tout s'arrêta.

4° Sur la demande d'une personne, l'épingle de cravate de M. X..., qui lui était particulièrement chère, lui fut enlevée avec beaucoup d'habileté. On la chercha en vain, on ne la retrouva qu'à la séance suivante où elle fut jetée sur la table, devant la présidente.

5° Le chapelet de madame X..., fut retrouvée plusieurs fois au cou d'un des messieurs présents. Une fois la croix en fut enlevée et placée en guise d'épingle à la cravate d'un des assistants. Le ruban d'un nouveau décoré, dont il a été déjà parlé, lui fut enlevé sans qu'il le sentît et placé à la boutonnière d'un de ses amis, sans que celui-ci s'en doutât.

7° Une assistante sentit des mains légères fouiller dans sa poche, et quand on alluma, on aperçut son mouchoir qui coiffait, à la Provençale, la tête d'une des dames présentes.

8° Dans le cours d'une séance, quelques assistants sentirent subitement qu'une poudre parfumée, à la violette, était répandue sur eux. Le phénomène pouvant donner lieu à des désagréments, on alluma et l'on constata que la boîte de poudre déposée sur la table avait été répandue, et que quatre des personnes présentes en avaient les cheveux couverts; l'une d'elles en particulier, était poudrée à frimas.

9° Un soir de chaleur étouffante plusieurs éventails avaient été déposés sur divers meubles, ils se sont envolés de sur la table et ont été agités pour rafraîchir les assistants. Ceux-ci ont eu nettement la sensation du passage de ces objets au-dessus de leur tête.

10° Sachant que les esprits aiment la musique, on avait mis dans la chambre un tambour, un tambour de basque, la grosse cloche basquaise, et une sonnette à timbre. Pour donner l'exemple, les assistants entonnaient l'air des deux aveugles « la Lune brille ». Bientôt tous les instruments s'envolèrent de sur la table et accompagnèrent, de toutes leurs forces, cette joyeuse chanson, s'arrêtant net au commandement, et recommençant sur une injonction.

Il est bon d'ajouter, que la plupart de ces phénomènes n'ont eu lieu que sur la demande plus ou moins vive d'un assistant qui, d'après la table, possédait un guide spécial.

APPORTS

Le premier apport obtenu a été celui d'une belle rose thé, enlevée d'un vase placé dans une chambre séparée de la chambre aux expériences, par

une large galerie, cette rose a été offerte à l'une de nous ; cet apport se renouvela plusieurs fois. Les dames reçurent de véritables bouquets, quelquefois elles eurent également des roses couvertes de rosée, placées dans leurs cheveux, avec un goût parfait.

On apporta à une dame son flacon de sels qu'elle avait laissé dans la chambre à côté et l'apport le plus extraordinaire, fut celui d'un œillet rouge immédiatement offert à cette dernière, sur la demande d'une dame présente Une fois la séance terminée, cet œillet que tout le monde avait vu en pleine lumière, dans la main de la présidente, disparut subitement et resta introuvable, malgré toutes les recherches. Quel ne fut pas l'étonnement de Mme X..., en trouvant dans sa chambre, deux heures après, placé bien en évidence sur sa table de toilette, cet œillet tant cherché.

ÉCRITURES INDIRECTES

Mlle O..., est un très bon médinm écrivain ; nous avons reçu, par son intermédiaire, de longues lettres de son ami décédé, qui nous a donné d'excellents conseils. Il a prédit, à l'un de nous, un succès officiel qui n'avait aucune chance de se réaliser à ce moment, et qui, cependant, a été obtenu presque immédiatement à notre grand plaisir à tous.

Une longue lettre, signée d'un maître, indiquait 3 médiums dans notre petit groupe.

INCARNATIONS

Mlle O..., a souvent des incarnations avec des gestes dramatiques ; malheureusement, elle parle à peine. Elle a eu une incarnation où elle représentait un être criminel, mais repentant ; elle s'est affaissée par terre, de tout son long, et quelques minutes après, elle revenait à elle fort étonnée de se trouver dans cette position.

ÉCRITURES DIRECTES

Le premier spécimen a été obtenu sur une ardoise couchée sur une autre, le crayon étant entre les deux et le tout sur une table autre que la nôtre. Cette ardoise portait :

1° Vive la Corse, signé Colona (l'ami désincarné de Mlle O...), mais notre grand scandale, en haut, on trouva, en plus petites lettres le mot *flûte*. Le nom de la maitresse de la maison (nom peu connu et très difficile à orthographier), fut inscrit par une main invisible.

2° Les autres écritures ont été trouvées sur du papier, quelquefois posée sur notre table, ou quelquefois sur celle où l'on mettait les ardoises. Voici la communication la plus curieuse. Un officier invité par nous (et faisant partie d'un groupe d'une autre ville assez éloignée), se sentit subitement

mal à l'aise ; il demanda de la lumière. On alluma et l'on trouva sur une feuille de papier, une communication en langue mystique et comprise seulement par cet invité; elle était signée d'un nom de dame. Cet officier, nous assura, qu'il avait senti que cette communication lui était arrivée par l'intermédiaire de la présidente.

Nous en passons quelques-unes, afin d'abréger un peu.

VOIX DIRECTES

Les premiers sons entendus à travers des cornets de papier, furent comme des bruits vagues (ces cornets sont spécialement en usage en Angleterre pour faciliter les communications). Puis, s'ensuivit une pluie de baisers. Enfin, l'Esprit B..., désincarné il y a peu de temps, et ami dévoué de plusieurs membres du cercle, consentit à essayer de dire le nom de son fils, et celui du fils de la présidente.

En effet on l'entendit dire d'une voix distincte, mais sans timbre : « *René, Maurice. René, Maurice. Assez, au revoir* ». Enfin, deux fois, nous eûmes le bonheur d'entendre la voix naturelle et directe, dire tout haut : Oui ! oui !

Une autre fois, Mlle O..., entendit son ami lui dire (tout le monde l'entendit de même) je t'aime ! plusieurs fois, de la manière la plus distincte.

Tels sont nos premiers succès ; ils sont fort beaux, n'est-ce pas ? Nous sommes certainement près de soulever un coin du voile. Mais... tout ceci se passe au plaisant pays de France ! on s'exclame, on s'étonne, on rit, on y consacre trois ou quatre heures par semaine, mais c'est beaucoup, songez-y ! « Chacun à d'autres devoirs, d'autres occupations, d'autre soucis ». *remarque textuelle de l'un des assistants.*

Puis on a peur, oui peur vraiment.

Quant à parler à d'autres de nos séances, même à nos plus proches parents ! arrêtez ! de grâce, voulez-vous nous faire passer pour fous ou ridicules ?

Est-ce tout ? nous direz-vous ?

Mais ce n'est rien au contraire... les domestiques ont certainement vu et entendu un peu de ce qui se passait. Ils ont bavardé ; cela a filtré en ville, et naturellement, cette bonne ville ..... a brodé sur toutes ces choses à la provinciale. Puis, les médiums n'ont pas toujours été en harmonie.

Enfin ! il n'est pas facile de trouver de vrais dévouements.

. . . . . .

On nous accuse de tricher, et j'avoue, à ma honte ! que cette idée m'est souvent passée par la tête, tellement les résultats étaient merveilleux, et tellement les assistants se sont tout d'abord peu rendu compte de l'impor-

tance de nos études, et parfois furent sans gêne pour les amis invisibles et même souvent lâchaient la chaîne.

Mais, si nous avons procédé fort peu scientifiquement, je puis dire que tout s'est passé sous la garantie de l'honneur. Tous, nous professons ce culte, notre position nous y oblige et il faut espérer que nos cœurs nous y invitent.

Pourquoi donc, irions-nous nous déshonorer pour le plaisir de nous faire des niches ! niches qui du reste nous feraient perdre à jamais et l'amitié et l'estime des uns des autres.

Aussi je vous envoie, avec confiance, cette trop longue lettre dont nous vous donnons permission de supprimer tout ce qui vous paraîtra de trop.

Veuillez accepter le salut amical du Groupe d'études.

N. D. L. R. — Bien certainement, il n'y a parmi les membres de ce groupe d'études que des gens d'honneur, des studieux habitués aux patientes recherches et aux investigations suivies.

Le résultat *s'il est réel*, doit les forcer à méditer.

En somme, les membres de cette réunion, ont obtenu de beaux phénomèmes qui doivent à priori bouleverser leurs idées préconçues et leurs préjugés scientifiques.

Si, le phénomène a tous les caractères de l'intelligence, nettement déterminée, pourquoi ce groupe ne chercherait-il pas à soulever le voile d'Isis, pour se mettre face à face avec ces intelligences et leur demander, puisqu'elles sont vivantes, ce que c'est que la vie dont elles manifestent la puissance et si cette vie est adéquate à la nôtre ?

Si ces intelligences sont des Esprits, ceux de nos parents ou de nos amis, ce problème à résoudre, d'une importance capitale, mérite bien de fixer leur attention et leurs méditations.

Qui nous renseignera sur ce monde invisible, si ce n'est ceux qui en font partie et peuvent en causer ex professo ?

Alors il faudra, Mesdames et Messieurs du Groupe d'études, ne plus tant s'exclamer, chanter et rire, mais convier quelques jours à l'avance, à un rendez-vous nettement fixé ces entités qui tout d'abord vous amusent, pour mieux vous attirer à l'aide du raisonnement.

Si ces entités sont un père, une mère, une sœur bien-aimée de l'un de vous, des êtres que vous respectiez et qui tiennent à votre cœur par des fibres bien vivantes, pourquoi n'aimeraient-ils pas comme jadis, ces morts tant pleurés, les prévenances usuelles et la politesse dont vous ne vous êtes jamais départi à leur égard pendant leur séjour sur la terre ?

Puisque vous êtes en puissance médianimique, adressez résolument une invitation à un cher disparu, connu de vous, que vous seul pouvez contrôler ; que cette invitation soit faite le matin et le soir, à la même entité connue, par tous les membres du groupe (il y a des télégraphies dont nous avons simplement le soupçon, qui existent et attendent que nous les ayons scientifiquement fixées) ; votre invitation ira à son adresse, et vous vous réunirez au jour et à l'heure fixés, sans faire attendre sous l'orme l'intelligence convoquée.

Connaître l'au-delà, ce que nous sommes et ce que nous deviendrons, mérite sérieuse attention et recherche. La solution est entre vos mains, jeunes savants, sachez la résoudre au grand bénéfice de la pure et simple vérité.

Une entité sérieuse, telle que Colonna, ne vous répondra point *flûte*, désormais, parce que vous ne lui imposerez plus vos caprices et que vous la traiterez comme elle mérite de l'être.

Et surtout, à l'avenir, signez vos comptes rendus, en gens d'honneur comme l'on fait vos professeurs et vos maîtres, MM. Ch. Richet, de Rochas, Lombroso, Schiaparelli, Brofferio, Finzi, Oliver Lodge, Myers, W. Crookes, Russel Wallace, Carl du Prel, Aksakof, etc.

Sinon le lecteur considérera comme non avenues vos déclarations apocryphes.

Ni la maison honorable ou vos expériences ont eu lieu, ni l'autorité si grande des maîtres qui vous ont donné l'hospitalité, ne suffiront à vous faire prendre au sérieux dès que vos personnes se couvrent de l'anonymat

P. G. LEYMARIE.





LA MORALE A L'ECOLE

On nous communique les morceaux ci-dessous d'un discours prononcé à la distribution des prix d'une école primaire parisienne.

Nous les recommandons à l'attention des instituteurs, des élèves et des familles.

Il serait grand temps de s'entendre sur l'enseignement moral à donner aux générations qui formeront la patrie de demain, en attendant celui que donne le spiritisme.

Puisque l'enseignement secondaire reste à cet égard dans une sorte d'équivoque anarchique, efforçons-nous du moins, de mettre l'enseignement primaire au bon point.

Là où les bambins du certificat d'études primaires auront trouvé leur voie nouvelle, les élèves de rhétorique et de philosophie finiront bien par passer!

Notre philosophe d'école primaire a dit ceci :

« ... Ce n'est point à vos esprits, c'est à vos cœurs qu'aujourd'hui je veux faire appel.

« Il est de mode, dans un certain monde, de reprocher à nos écoles communales leur insuffisance en matière d'enseignement moral. C'est presque comme si l'on vous accusait, mes chers enfants, de manquer de cœur : car la morale, c'est dans l'intime conscience du cœur, — et là seulememt, — qu'il faut la faire naître et la puiser.

« Qu'est-ce, après tout, pour l'homme, qu'une leçon de morale ?

« Est-ce une série de préceptes, plus ou moins arbitrairement rédigés, un assemblage de mots que l'enfant récitera machinalement sans les sentir, et qu'il se hâtera de ne pas appliquer dans sa conduite quotidienne, après les avoir étudiés de mémoire ou copiés avec ennui ?

« En aucune façon !

« La morale, pour chaque individu, c'est le moyen de faire servir les connaissances qu'il a acquises à le rendre meilleur, c'est-à-dire moins égoïste, plus dévoué à autrui, plus sévère pour lui-même, plus indulgent aux autres.

« Il n'y a donc pas un enseignement s'adressant à vos esprits qui ne doive par un effort de votre réflexion, parvenir jusqu'à vos cœurs.

« C'est cet effort que vous avez peut-être un peu négligé pendant les dix mois qui viennent de s'écouler, et que je vous engage, mes enfants, à faire pendant vos deux mois de liberté.

« L'esprit peut prendre des vacances : mais le cœur, lui, ne doit jamais chômer !

« C'est par lui que votre sentiment intérieur s'élèvera progressivement à la conception de vos véritables devoirs envers la patrie, envers vos parents, envers vos maîtres, envers vous-mêmes.

« C'est par lui que vous parviendrez à cette conviction que l'accomplissement de ces devoirs volontaires est la source la plus pure et la plus constante du bonheur !

« L'Européen ou le Chinois d'aujourd'hui ne ressemblent plus au sauvage d'il y a vingt mille ans, ni à la brute des temps préhistoriques : à quoi tient ce changement ? Au travail lent et continu que, dans des races si dissemblables d'ailleurs à tous égards, la conscience humaine a accompli sur elle-même pour perfectionner son idéal et ennoblir ses satisfactions et ses appétits.

« C'est en faisant passer l'intérêt d'autrui avant le sien propre que l'homme a insensiblement fait grandir l'humanité !

« C'est en faisant servir ce que vous apprenez quotidiennement à vous rendre meilleur pour tous ceux qui vous entourent, que vous ferez grandir votre patrie, la République française ! »

UN ESPRIT QUI SAUVE SON FRÈRE

Czeczelowka, le 16 juillet 1895.

Cher M. Leymarie, *Soli Deo Gloria*

J'ai eu l'honneur et le grand plaisir, de vous envoyer des récits sur les apparitions vues par différentes personnes croyantes à la doctrine spirite, et par d'autres, indifférentes mais de bonne foi ; je le remarque, le spiritisme fait des progrès en Russie.

On rencontre, très souvent, des personnes qui se déclarent convaincues par cette croyance si simple et si consolante; chez elles le doute que notre existence puisse finir avec la mort, s'est dissipé dès à présent pour faire place à la certitude que la vie, sur cette terre, n'est qu'une petite station dans les vies successives de l'homme.

Bien des personnes indifférentes, jusqu'à présent, à notre cause, com-

mencent à s'y intéresser ; celles qui autrefois parlaient d'une manière hostile de la doctrine spirite, causent, discutent, délibèrent et commencent à l'étudier.

Dans les maisons où on ne voyait autrefois que les œuvres d'Emile Zola, en français, ou traduites en russe, on rencontre maintenant des traités sur les sciences occultes.

Nota bene : les plus répandues sont les œuvres de notre maître Allan Kardec : *Le livre des Esprits*, *Le Ciel et l'enfer*, *L'Evangile selon le Spiritisme*, etc.

En un mot, riches et pauvres, nobles et roturiers, commencent de plus en plus à réfléchir, à acquérir des connaissances concernant l'avenir de leur âme.

Cette fois-ci, je vais vous relater ce que je tiens d'une personne qui, il n'y a pas longtemps, était tout à fait indifférente à la cause et qui est à présent une fervente spirite.

Au mois de juin dernier, je suis allé pour affaires, à Kieff ; en wagon, je rencontrai l'une de mes connaissances, M. Casimir W. Wierzchowski, vieux célibataire, fervent catholique, grand ennemi de tous ceux qui ne croient pas à l'infaillibilité du pape; c'est un très brave homme, doux et charitable, connu dans la contrée pour sa probité et sa loyauté.

Il s'occupait, avec son frère Jules, célibataire comme lui, d'agriculture au gouvernement de Charkow, et après la mort de celui-ci, M. Casimir mit ses biens en fermage, pour vivre de ses rentes, à Poltawa.

Comme je savais que son frère Jules était spirite, qu'il possédait une bibliothèque contenant toutes les œuvres du maître Allan Kardec, et qu'il recevait des communications d'Esprits, au moyen de l'écriture, j'entamai la conversation sur ce sujet.

M. Casimir répondit : « Vous savez mon cher Joseph, que la religion « catholique défend qu'on s'occupe de spiritisme, de croire aux pressenti- « ments et aux apparitions. Mon vieux curé, disait souvent que ces appari- « tions étaient des tours du diable, et qu'un bon catholique devait toujours « avoir un chapelet, ou bien une médaille de la sainte vierge de Czenstochowa « sur lui, pour tenir en respect les diables qui pullulent constamment « autour de nous ; il m'arriva cependant une drôle de chose, qui cependant « prouve que ces apparitions ne sont pas spécialement des tours du diable, « et qu'elles proviennent des morts qui s'intéressent à nous et qui nous « aiment. Ainsi, mon cher frère Jules que vous connaissiez m'apparut une « fois, pour me prévenir d'un malheur qui devait m'arriver, que je pouvais « éviter, et cela au moment où je ne pensais nullement à lui.

« C'était en 1876, au printemps, je partais en voiture attelée de quatre

« bons chevaux, pour l'achat des semences de tournesols, à un endroit éloigné « de 70 verstes de ma demeure ; comme les chemins sont très mauvais chez « nous à cette époque, j'étais forcé de passer la nuit dans une auberge, « située en plein champ.

« Le propriétaire de l'auberge était un vilain juif, et les personnes qui se « trouvaient chez lui avaient de mauvaises mines. Etant très fatigué, je me « réchauffai avec du thé et me couchai. Vers minuit, je sentis quelqu'un me « tirer la main et je me réveillai ; je vis mon frère Jules, mort comme vous « le savez depuis trois ans, très distinctement comme de son vivant, dans « son habit marron, celui qu'il portait toujours. Il me dit : « Casimir, « lève-toi et sauve-toi, car, on veut t'assassiner ; » — il disparut et croyant « à une hallucination, je n'y fis pas attention ; je me retournai et me ren- « dormis. Je ne sais pas au juste, combien de temps je dormis, quand je « sentis à nouveau que quelqu'un me tirait la main, je m'éveillai, vis de « nouveau mon frère Jules, qui me dit, d'un ton irrité cette fois : « Debout « Casimir, au plus vite ; je te dis qu'on veut t'assassiner. » — Il disparut et « me levai bien vite pour m'habiller, et j'eus seulement le temps d'ouvrir « et de sauter par une fenêtre, quand trois gaillards armés de haches et de « couteaux, se précipitèrent dans ma chambre en forçant l'unique porte « d'entrée.

« J'étais sauvé, et attendis dans un fossé, jusqu'au moment où je vis venir « des voyageurs auxquels je racontai ce qui venait de m'arriver.

« Les voleurs furent pris, et ils avouèrent, au juge d'instruction, qu'ils « voulaient m'assassiner, dans le cas où je ne voudrais pas leur remettre « l'argent que j'avais sur moi.

« Or, je ne crois pas que ce soit le diable, cher Joseph, qui soit venu pour « me prévenir de ce qui devait m'arriver, mais bien mon frère Jules lui- « même, qui m'aime et s'intéresse à moi. J'avoue, que ce que Jules disait « sur le spiritisme est vrai, et depuis cette apparition, je lis à présent toutes « les œuvres spirites éditées en langue polonaise ; je trouve cette doctrine « sublime et consolante. »

— Comme on le voit, les apparitions télépathiques ou spirites ne sont pas rares ; on peut même dire qu'elles abondent dans les cinq parties du monde. Les personnes sans parti pris devraient les noter partout, avec soin, les étudier particulièrement et avoir chaque jour de nouvelles preuves que la mort du corps ne met pas fin à notre existence spirituelle.

Elles sauraient ainsi que notre *Moi*, c'est-à-dire notre *Esprit* survit à la décomposition de la matière ; que cet Esprit vit, qu'il pense et agit et qu'il peut, quand il le juge à propos, avec le conseil de guides élevés, apparaître aux personnes qu'il affectionne, tantôt pour leur prouver son existence

après la mort du corps, tantôt pour leur donner un bon conseil et les assister dans le malheur; tantôt pour nous initier aux mystères des vies renaissantes et aux splendeurs de cet avenir qui sera le nôtre ; tantôt pour nous demander notre concours ou bien notre aide dans l'accomplissement d'un devoir qu'ils n'ont pu accomplir de leur vivant.

Les néantistes, les positivistes et les incrédules seront forcés de reconnaître les bienfaits de la doctrine spirite, science véritable et rationnelle, qui non seulement nous révèle l'existence d'une vie au-delà du tombeau, celle du *monde des Esprits*, mais aussi nous facilite la possibilité de nous mettre en communication directe avec nos chers défunt.

Le synthétiste admirable du Spiritisme, Allan Kardec disait : *Tout effet a une cause ; tout effet intelligent a une cause intelligente; la puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet*; partant de ce principe il trouva que l'origine du principe intelligent était rationnel, qu'il existait en nous et cette source vient de Dieu ou d'Atma, ou de l'Architecte des mondes, *raison — mouvement*, foyer d'amour et de justice, le moteur universel dont l'action s'étend aussi bien sur l'atome qu'à l'incommensurable nombre de planètes suspendues dans l'éther.

Nécessairement, la marche de notre destinée, selon nos bonnes ou mauvaises actions, est réglée par nos diverses réincarnations, c'est-à-dire par nos vies successives.

Nous avons vécu avant de naître; nous revivrons après la mort, étant partie intégrante de la substance infinie, éternelle et active qui meut, avec ordre et logiquement, tout ce qui est la substance, inintelligente, passive et neutre dont sont formés les corps plastiques, les soleils et leurs satellites. Ainsi, les corps transitoires servent aux esprits, parcelles de Dieu substance directive, pour se manifester sur toutes les sphères et connaître toujours mieux le monde extérieur.

JOSEPH DE KRONHELM.

UNE FÉE BRULÉE VIVE

Mon cher Monsieur Leymarie,

Toujours à la recherche de faits pouvant intéresser les lecteurs de votre très estimable *Revue Spirite*, je me fais un plaisir, et en même temps un devoir, de vous adresser, « avec prière d'insérer » une lettre qu'un correspondant occasionnel adresse au *Journal des Débats*, où il raconte, avec des détails précis, une scène de cruauté inouïe qui vient de se passer en

Irlande. Cette lettre, que nous ferons suivre de quelques judicieuses réflexions, a été reproduite par le journal *L'Eclair* de Montpellier (n° du 15 juillet 1895), sous la rubrique (ci-dessus) *Une fée brûlée vive*. Je vous en donne la copie, in-extenso, suivie de la conclusion dont je l'ai fait suivre.

Dr Gaston de Messimy, Puéchabon (Hérault).

LES SORCIÈRES EN IRLANDE — COMMENT ON SE DÉBARRASSE DES MAUVAISES FÉES AU PAYS D'O'CONNEL. — UN DRAME A CDONMEL.

« J'arrive d'Irlande, où je viens d'assister à ce qui est probablement un des plus extraordinaires procès criminels qui se soient déroulés au cours de ce siècle. Le spectateur de ces débats se sentait transporté aux plus sombres périodes du moyen âge, avec la différence cependant qu'au lieu de statuer sur le sort de quelque misérable vieille femme, accusée de sorcellerie, le jury de cette fin de siècle avait à juger le mari, le père et les parents d'une malheureuse jeune femme de vingt-sept ans, accusés de l'avoir brûlée vive, sous prétexte qu'elle était une sorcière.

« La croyance aux fées est très répandue en Irlande, et il n'y a pas un paysan, même instruit, qui n'ait la terreur des « petites gens » comme on les appelle communément. Une superstition populaire très enracinée, c'est que, lorsqu'un enfant ou une femme dépérit ou tombe en maladie de langueur, il a été emporté par les fées et que la personne qui demeure et vit à sa place n'est pas la personne réelle, mais simplement une fée ou une sorcière qui a pris sa forme extérieure et qui s'est introduite dans la famille pour la ruine et le malheur de celle-ci.

« A cela, il n'y a qu'un remède : le feu. Lorsqu'il s'agit d'un enfant, on recommande de mettre une pelle sur le charbon de la laisser rougir et de l'approcher ensuite de l'enfant. Lorsqu'il s'agit d'une personne plus âgée, il faut faire venir « un docteur des fées », et, si ses prescriptions ne sont d'aucun effet, il faut approcher la victime du feu et même la rôtir toute vive, ce n'est qu'à ce prix que la personne réelle reviendra.

« Un tonnelier, nommé Michel Cleary, vivait avec sa femme dans un endroit assez désert, au dehors de la ville de Cdonmel, dans le comté de Cork. On le considérait partout comme un mari modèle, très doux, pas ivrogne, et fort travailleur. Depuis quelque temps, cependant, ses affaires n'allaient pas bien et, au commencement de mars, sa femme fut prise d'une maladie de langueur.

« D'où pouvait donc venir son malheur? Il n'y avait qu'une explication : c'était l'œuvre des mauvaises fées. Peu à peu, Cleary vint à se persuader que sa femme avait été enlevée et que celle qui était à ses côtés n'était

qu'une fée qui avait pris sa forme. Il prit conseil du père de sa femme et de trois ou quatre de ses cousins. Tous furent d'avis qu'il avait raison, qu'il fallait faire venir « le docteur des fées » et que, si le docteur des fées ne réussissait pas à ramener la femme véritable, on devait avoir recours aux moyens extrêmes et brûler la « sorcière » qui avait usurpé la place de la femme disparue.

« Le 14 mars, le « docteur des fées », un nommé Dunne, fut donc appelé ; le mari et le père de la misérable victime, ainsi que quatre de ses parents et une vieille femme se tenaient au chevet de la malade. Le « docteur » fit une potion d'herbes amères et, après diverses incantations, il voulut forcer la pauvre femme à boire cette potion. Elle résistait de toutes ses forces : preuve de plus aux yeux de ses tourmenteurs qu'elle était bien une méchante sorcière. Son mari et son père la tenaient ; comme le « docteur » lui versait le breuvage dans la gorge, le mari et le père lui demandaient tour à tour : « Es-tu Marguerite Boland, la femme de Michel Cleary ? Parle, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit... Au nom de Dieu, réponds : Es-tu Marguerite Boland, la fille de Patrick Boland ! » Et la pauvre femme de répondre : « Je la suis. »

« Après quelques heures de cette torture, le « docteur » s'en alla déclarant qu'il ne pouvait rien faire, et que cette femme n'était pas une femme, mais une fée sous forme humaine. Le lendemain soir, la famille se rassemblait encore, sans le docteur, autour du lit.

Cette fois, il fut décidé qu'il n'y avait plus que le remède du feu. Cleary démontra à son beau-père et à ses cousins que sa femme avait été emportée par les fées sur le sommet de la montagne, dans les ruines du fort de Kilnagranah et qu'il n'existait plus pour lui qu'un moyen de la revoir : c'était de brûler la méchante fée qui s'était introduite dans sa maison. Il ajouta que, s'il s'en allait ensuite sur la montagne attendre, un couteau à la main, dans les ruines du fort, le coup de minuit, il verrait passer sa femme, sa vraie femme, sur un cheval blanc, à fleur de terre ; que s'il parvenait à couper avec son couteau les rênes de ce cheval féerique, sa femme lui tomberait dans les bras, et il serait ensuite à l'abri pour toujours des attaques des fées et heureux dans toutes ses entreprises. Le beau-père et les parents reconnurent qu'il avait raison.

« On tira donc la malheureuse de son lit et on l'approcha du feu qui flambait dans la cheminée. On lui posa les mêmes questions que la veille, avec toujours la même réponse. Son père, le premier, la plaça sur le gril, et elle s'évanouit. Ils l'enveloppèrent alors dans une couverture qu'ils saturèrent d'huile de pétrole, et la portèrent dehors, sur le sommet d'une petite colline voisine de la maison, où ils la brûlèrent avec de l'huile de pétrole.

Ils jetèrent ensuite le cadavre dans un fossé, et s'en allèrent au fort attendre le cheval blanc. Le cheval blanc ne vint pas, cette nuit. Ils retournèrent deux nuits du suite.

« Dans l'intervalle, deux gendarmes qui passèrent dans les environs trouvèrent le cadavre. Ils firent une enquête et découvrirent facilement les meurtriers. Ceux-ci, d'ailleurs, ne cachèrent rien et persistèrent à dire qu'ils n'avaient pas brûlé un être humain, mais seulement une fée, et que la femme allait revenir, pourvu qu'on les laissât aller attendre sur la montagne le cheval blanc qui devait l'amener. La police ne vit pas les choses du même œil et jeta en prison, à leur grand étonnement, les neufs acteurs de l'horrible scène que je viens de raconter. Le procès vient d'avoir lieu aux assises. Le parquet demandait un verdict d'assassinat, et les accusés plaidaient « non coupables ». L'avocat des accusés cependant, offrit de se soumettre à un verdict de simple meurtre, si le parquet se désistait de l'accusation capitale. Le parquet accepta avec l'assentiment du juge, et le jury rendit un verdict en conséquence. Le mari fut condamné à vingt ans de servitude pénale ; le père, à six mois, et les autres accusés à des peines variant de cinq ans à trois mois. Un jeune garçon et une vieille femme furent acquittés.

« Les journaux de la Grande-Bretagne n'ont fait, en général, que mentionner l'affaire sans donner de détails. En entendant prononcer sa sentence, le mari protesta qu'on l'empêchait de jamais revoir sa femme et que si, la police, au lieu de le tenir en prison, l'avait laissé aller attendre le cheval blanc sur la montagne, sa vraie femme serait aujourd'hui à ses côtés. »

En quel siècle vivons nous ? Au siècle de la lumière, ou au siècle des ténèbres, de l'ignorance et de la superstition ? Comment ? dans notre vieille Europe, si réputée pour sa civilisation, il y aurait une contrée où des gens, assez pusillanime, croiraient aux sorciers et au sabbat, aux fées et aux lutins, aux farfadets, à toute la noire légion des monstres infernaux ? ce sont là chimères enfantées au moyen âge par des esprits en délire, courbés sous le joug de l'asservissement de l'intelligence et du libre arbitre, dont la conscience effrayée par l'intolérance religieuse (1), épouvantée par les horribles tortures du *Saint-Office* et les bûchers de l'inquisition, se trouvait opprimée servilement et étouffée, n'osant se servir du noble apanage que le Créateur a daigné leur accorder : la liberté ?

« Aux grands maux, les grands remèdes », dit un sage précepte. En pré-

(1) A propos de l'intolérance religieuse, voyez dans la *Revue Spirite*, numéros de février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre et octobre 1892, la série des remarquables articles « Les martyrs de l'intolérance religieuse », par J. Marcus de Vèze.

sence d'un si horrible forfait, nous conclurons que le spiritisme sera le remède souverain pour prévenir et empêcher les effets monstrueux de telles aberrations.

Nous ajouterons que si les acteurs du drame sans nom, qui a eu l'Irlande pour théâtre, avaient eu les saines et consolantes notions que notre philosophie procure à ses adeptes, la vérité se serait fait jour en leurs esprits ; au lieu d'avoir l'idée saugrenue, biscornue, de la substitution ou de l'incarnation d'une fée au lieu et place de l'épouse légitime, ils n'auraient vu dans la maladie de langueur de cette pauvre femme, qu'une expiation ordonnée par la suprême justice immanente. Ils eussent agi pour adoucir, abréger la durée du mal.

Quant aux sorciers, aux fées et consorts, est-il besoin de prédire à nos lecteurs, que le spiritisme, cette expression de la vérité, les aura sous peu complètement démasqués et anéantis. De même que les rayons de notre astre radieux dissipent les sombres nuages qui nous le masquaient, ainsi le spiritisme dissipera à jamais les ténèbres des sots préjugés et des vieilles superstitions qui couvrent encore notre miniscule planète.

PROMESSE D'APPARITION RÉALISÉE

Lectori benevolo Salutem.

Cher Monsieur Leymarie,

7 juillet 1895. — Je viens de causer avec le père *Borza Kovoski*, curé grec-orthodoxe, du village de Michalowka (Podolie), vieillard de 70 ans et homme de grand mérite, doux et bon ; il n'y a pas à concevoir l'ombre d'un soupçon sur sa sincérité.

Nous causâmes avec lui, de magnétisme, de clairvoyance, de spiritisme et d'apparitions, il me fit le récit suivant, d'une apparition dont on ne lira pas les détails sans intérêt :

Il y avait à Granovo (District Gajsin, Podolie), un curé grec-orthodoxe, *Iakow Antonowitsch Chmielowskij*, père de trois fils, et de trois filles. L'un de ses fils, *Modeste*, fut placé au gymnase grec-orthodoxe de Tulczyn (Podolie) où il se lia intimement à Iwan Siemaszkiewicz. C'étaient de grands amis, comme on en voit rarement, ils s'aimaient et avaient les mêmes goûts pour les études et les plaisirs, ils tâchaient de passer les vacances toujours ensemble, tantôt chez les parents de Modeste Chmielowskij, tantôt chez les parents de Siemaszkiewicz.

Après avoir terminé les études au gymnase, Modeste entra dans l'armée;

après trois ans de service, il fut promu lieutenant des hussards. Ivan, de son côté, étudia la pédagogie, à Kamieniec-Podolski, fut nommé professeur et en 1876, il occupait la place de recteur du séminaire de Kamieniec.

La guerre turco-russe ayant éclaté en 1876, Modeste fut obligé de partir avec son régiment. Il ne pouvait se décider à aller en campagne, sans avoir vu et pris congé de son ami Ivan. Il vint à Kamieniec,et y resta trois jours ; le moment du départ étant venu, Ivan lui dit : « Je suis malheureux de te voir partir pour la guerre ! pourvu que tu reviennes ! dans le cas où tu mourrais, fais-le moi savoir, je t'en prie, de la manière qui te semblera la meilleure ! » Modeste répondit : « Oui, je te le promets, je te donne ma parole d'honneur de t'apparaître, si Dieu le permet. »

Ils se séparèrent, en se promettant de s'écrire, aussi souvent que possible. Modeste tint sa parole, écrivit souvent à son ami, lui envoyant des détails minutieux sur l'occupation des Balkans, sur le passage de la Schipka, sur la bataille de Plewna, où il fut élevé en grade et décoré. Dans sa dernière lettre, écrite après la conclusion de la paix de San-Stephano, il promit à Ivan de venir le voir bientôt, à Kamieniec. Il ne put, cependant, tenir sa promesse, car, après la rentrée de l'armée en Russie, il fut envoyé à Kiew, et de là, il dut se rendre avec son régiment, en garnison à Luck (Volhynie).

Là, il lui arriva ce à quoi il s'attendait le moins : échappé sain et sauf de Schipka, de Plewna, et tant d'autres rencontres avec les Turcs, la mort le surprit à Luck ; son escadron faisait l'exercice, à 2 heures de l'après-midi ; Modeste Chmielowskij voulut être présent, monta à cheval et partit. A peine était-il à 500 pas de sa maison que son cheval fit un bond à gauche,se cabra, et le cavalier perdant l'étrier, tomba en se fendant le crâne! il expira une heure après.

Au moment où ce fait avait lieu à Luck, le recteur Siemaszkiewicz écrivait dans son cabinet de travail ; sa porte s'ouvrit brusquement et Modeste Chmielowskij entra, habillé comme toujours, dans son uniforme de hussard.

Le recteur, le voyant entrer, ce à quoi il ne s'attendait nullement, ayant reçu la veille une lettre de lui dans laquelle il regrettait de ne pouvoir le visiter avant Noël, c'est-à-dire dans deux mois, se leva et dit en riant : « Ah! quel plaisant ! j'ai reçu ta lettre, avec ta promesse de venir pour Noël... » L'apparition répondit : « Mon cher, je tiens ma parole, je suis venu prendre congé de toi. Nous ne nous reverrons plus dans ce monde : Je suis heureux ! Porte-toi bien, et que Dieu te bénisse ! » Après ces mots l'apparition s'évanouit et Siemaszkiewicz ne comprenant rien à cela, appela ses secrétaires et ses domestiques, il fit des recherches dans la maison, sans résultat bien entendu.

Alors, il se décida à télégraphier à Luck, à un camarade de Chmielowskij, lui demandant des nouvelles sur la santé de son ami.

Il lui fut répondu, que Modeste Chmilowskij s'était tué en tombant de cheval, à 3 heures de l'après-midi. Il se rappela alors, la promesse de son ami, et comprit que c'était l'Esprit qui s'était présenté à lui, pour lui faire part de son décès.

Les faits de manifestations d'Esprits se présentent de toutes parts ; ce qui se produit semble avoir une direction spéciale qui porte aux études spirituelles. Que l'on observe bien, à chaque instant on constatera des choses dont on chercherait inutilement la cause ailleurs que dans la vie spirituelle.

Pour beaucoup de gens, ce sont là des faits curieux auxquels ils ne songent plus, la page retournée, mais d'autres pensant plus sérieusement, en cherchent l'explication, et à force de voir la vie spirituelle se dresser devant eux, ils sont bien obligés de reconnaître que là, seulement, se trouve l'explication et la solution de ce qui a semblé incompréhensible.

O vous qui étudiez la psychologie, examinez bien les détails du récit de mon vénérable curé orthodoxe et dites-moi si la vie spirituelle ne s'y prouve pas, avec l'évidence la plus rationnelle.

JOSEPH DE KRONHELM.

Y A-T-IL ENCORE DES DRUIDES

Y a-t-il encore des druides ? Leur règne a-t-il complètement cessé ? Y a-t-il encore de leurs traces ? Les cérémonies instituées par eux ont-elles tout à fait disparu ?

Certainement, on ne voit plus d'hommes de haute taille, à la longue chevelure dorée, aux yeux d'un bleu légèrement verdâtre, à la barbe blonde et bien fournie, une couronne de verveine sur la tête, vêtus d'une ample robe blanche, serrée autour de la taille par une ceinture d'airain et armés d'une faucille d'or pour détacher le gui du chêne sacré et le faire tomber sur une soie blanche, étendue sur le sol pour le recevoir.

Personne ne rencontre plus de ces augustes personnages qui prétendaient avoir reçu du grand dieu Teutatès une mission toute divine. Leur règne cependant, semble durer encore, bien que leur nom soit tombé dans un complet oubli et, si dans nos campagnes, on ignore jusqu'à leur nom, leurs croyances n'en sont pas moins très vivaces.

Les cérémonies instituées par eux, sont toujours pratiquées avec persistance.

Les âmes aussi chrétiennes que pieuses ont beau crier au scandale, et pousser des cris de paon quand on leur fait le récit de de ces pratiques qu'elles appellent diaboliques ; les vénérables pasteurs ont beau tonner en chaire, et lancer l'anathème, on continue toujours les rites défendus.

Demandez au père Mathurin, s'il connaît les Druides ? à ce nom, tout à fait nouveau pour lui, et qu'il n'a jamais entendu prononcer il ouvre de grands yeux, stupides ; il vous regarde d'un air hébété, ne sait ce que vous voulez dire.

Cependant, le père Mathurin accomplit avec un zèle aussi ardent, aussi persistant que fanatique, certains rites druidiques tels qu'ils sont décrits par les auteurs latins contemporains.

Il sait également qu'à cause de cela, il est fort mal noté de M. le curé, et montré au doigt par toutes les pieuses âmes de la commune ; cela le touche peu, et il persévère obstinément dans l'accomplissement des rites druidiques ; il reste ferme et inébranlable dans sa croyance profondément enracinée en lui.

Le père Mathurin a été instruit par ses parents, dans la mystérieuse vertu de la fougère mâle (le *Nephrodium filix mas*) des botanistes. Il sait que, pour que cette vertu ait toute son efficacité, il faut que la plante soit cueillie en pleine fleur, à minuit, heure de sa floraison, le 24 juin.

Il sait aussi que la façon dont elle est cueillie, augmente ou affaiblit sa vertu ; quand on observe les rites avec une exactitude religieuse, la vertu a toute sa puissance.

Aussi, quand arrive le 24 juin, le père Mathurin se savonne des pieds à la tête et se rend au bois voisin où se trouve la précieuse plante ; les pieds nus, sans la moindre chaussure, en marchant à reculons, de manière à arriver juste à l'heure de minuit.

Une fois sur les lieux, il se baisse, comme par hasard, il glisse sa main droite sous le bras gauche et détache une branche de la fougère, toute chargée de fleurs ; il l'enveloppe soigneusement d'un linge blanc, et neuf, dont il s'est muni et qui ne doit servir qu'une fois.

Le père Mathurin tient enfin son trésor ; malgré les foudres de M. le curé, il ne se possède pas de joie, il est ivre de bonheur.

Quelles sont donc les propriétés merveilleuses de la fougère mâle, qui font braver au père Mathurin les colères de toute la gent dévote de son village ?

De temps immémorial, la fougère mâle a passé dans l'esprit des croyants à la science druidique, pour posséder la singulière et précieuse propriété de révéler à ceux qui la cueillent, en se conformant strictement au cérémo-

nial, tout le mal, tout le fiel, tout le venin que déversent sur eux les mauvaises langues aussitôt qu'ils ont tourné les talons.

La fougère mâle vous révèle aussi les complots qu'on ourdit contre vous, et en vous les découvrant, elle vous fournit les moyens de les déjouer.

Le père Mathurin savait que l'on jasait fort, très fort sur son compte, et c'est grâce à la vertu de la fougère mâle (*Nephrodium filix mas* des botanistes), qu'il a pu réfuter les mauvais cancans, en détruire les effets et anéantir les trames ourdies contre lui.

C'est aussi, grâce à la fougère mâle cueillie à minuit, le 24 juin, qu'une humble vachère, la mère Laurent, a su que des commères malintentionnées et perfides, cherchaient à la détruire dans l'esprit du fermier, son maître, afin qu'une d'elles pût prendre sa place après qu'elle aurait reçu son congé.

Les révélations de la fougère mâle, lui ont permis de conjurer le danger et elle a pris définitivement racine dans l'esprit de son maître, fermement résolu à la garder à son service, tant qu'elle vivra.

Dans la petite localité que j'habite, on est pénétré, on est convaincu des services vraiment merveilleux, vraiment extraordinaires, rendus par la fougère mâle, en observant exactement les rites.

Dans mon petit endroit, on croit aussi aux stupéfiantes vertus attribuées au gui, au gui de chêne surtout ; aux yeux d'un bon nombre, c'est une véritable panacée.

C'est à cause de cette foi si vivace dans une science d'origine druidique, répandue çà et là dans les campagnes, que je me demande si les Druides sont véritablement morts ? Il me semble toujours vivants, aussi vivants que jamais, grâce aux croyances qui nous viennent d'eux, et qui sont vivaces et indestructibles. Ils ont beau être ensevelis dans un profond oubli, on a beau ignorer jusqu'à leur nom, on croit toujours à tout ce qu'ils ont enseigné, et à l'occasion, on s'empresse de pratiquer leurs rites.

HORACE PELLETIER,



FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES (1)

CHAPITRE IV

(Voir la *Revue* d'août 1895.)

ÉVOLUTION DE L'HOMME, PAR UN CHELA LAIQUE

Un tel sujet ne peut être traité que fort superficiellement mais quel qu'incomplète que soit l'esquisse que nous en donnons, elle servira toujours à guider la réflexion. Certes, le résultat sera très différent, lorsqu'on réfléchit à la destinée humaine sans autres données que celles que nous offre la nature, ou bien lorsque l'imagination n'a qu'à ajouter des détails à une esquisse de la vérité. Toutes les théories qui ont cours paraissent bien crues et bien inexactes, quand on les compare à la réalité telle que les initiés de la science occulte seuls connaissent.

La science physique est parvenue à force de travail à découvrir bien des choses concernant l'évolution du corps de l'homme, et ses conclusions, quoique incomplètes sont souvent justes. La science ne fait sérieusement erreur, que lorsqu'elle s'occupe des problèmes qui ne sont pas de son domaine et pense que l'évolution des formes animales et leur amélioration graduelle, contiennent toutes les causes qui conduisent au progrès humain ; ce mode revient à dire que tous les progrès déjà achevés ne sont que des phénomènes chimiques. Toutefois la science physique en expliquant les principes qui président à l'évolution, a préparé la voie pour les explications que la science occulte veut bien accorder maintenant au monde. C'est ainsi qu'a été fournie la méthode nécessaire pour analyser les résultats faussement attribués par la cosmogonie vulgaire à la création. Il est difficile de dire à première vue quel a été le résultat de la croyance littérale à tout ce qui est dit dans la Bible, ni de décider quelle valeur on attache à l'idée que, au commencement, Dieu, par un charme, a fait apparaître soudain la terre avec ses plantes, ses animaux, et prête en moins d'une semaine à devenir l'habitation de l'homme.

Quand même quelques théologiens orthodoxes admettent que les jours de la création sont de longues périodes, cela ne les empêche pas de mainte-

(1) Pour faire suite au 3e Fragment de Vérités Occultes. — Après l'intercalation de la doctrine Aryenne Arhat.

nir que la terre et tous ses habitants, sont le produit d'un acte de création réalisé d'une manière plus ou moins volontaire, dans les limites du monde actuel, soit par des lois spécialement instituées pour produire les résultats actuellement existants, ou par d'autres procédés plus matériels.

La science physique n'est pas d'accord avec la théologie ; elle a démontré que notre globe a été autrefois un globe de matière incandescente ; qu'à une époque encore plus éloignée c'était un disque de matière enflammée projeté par le soleil ; qu'à une époque encore plus reculée la terre faisait partie d'une immense nébuleuse, pareille à celle que nous pouvons observer dans la constellation d'Orion.

La science physique prétend donc que la théologie doit trouver moyen de s'accorder avec ces découvertes, sans faire elle-même un pas dans cette direction ; la théorie des mystères spirituels, telle qu'elle l'offre, est si peu satisfaisante que bien peu de personnes s'en veulent contenter.

La science occulte seule est à même de réconcilier la religion et la science. Sans nous étendre sur les méthodes dont elle fait usage, il suffit de référer le lecteur curieux à d'autres ouvrages récemment publiés, dans lesquels on explique que des personnes existent, qui en cultivant des facultés latentes dans chacun, ont obtenu les moyens d'explorer les régions de l'univers inaccessibles aux sens physiques. A la longue ces personnes ont acquis une quantité considérable de connaissances ayant rapport aux opérations de la nature pendant d'immenses périodes de temps et embrassant des espaces énormes, ce qui leur permet de parler avec certitude des phénomènes que nous allons décrire.

Le premier fait important que constate la science occulte, est que, l'évolution de l'homme n'est pas restreinte au globe que nous habitons maintenant.

Elle a eu lieu dans plusieurs mondes qui diffèrent en matérialité et en spiritualité, et tous ont contribué au résultat actuel. Dans le cas où il ne s'agirait que d'une hypothèse, elle paraîtrait raisonnable aux personnes qui ne peuvent admettre que l'existence humaine se compose d'un commencement matériel qui dure une soixantaine d'années, et d'une autre partie qui est infinie. L'hypothèse devient absurde lorsqu'on prétend que la parfaite justice de la providence permettrait que les actions accomplies pendant soixante ou soixante-dix ans, dans un état d'ignorance relative, déterminent les conditions dans lesquelles doit s'écouler l'éternité.

Il est aussi singulier de croire qu'en dehors de la question de justice, la vie en deçà du tombeau soit exempte de changement, tandis que toutes les analogies de la nature indiquent changements et progrès.

Cette idée, une fois admise, d'un progrès continu en deçà de la tombe, il

s'ensuit nécessairement que ce progrès doit se déployer dans des mondes différents. (Du reste il ne s'agit pas d'une hypothèse, mais bien d'un fait contrôlé et vérifié avec la plus absolue certitude par les occultistes.)

La vie et l'évolution de cette planète sont liées à la vie et à l'évolution de plusieurs autres planètes, mais on aurait tort si on supposait que cette chaîne de mondes dont nous faisons partie n'a pas de fin. Il arrive souvent que l'imagination aille trop loin lorsqu'on lui laisse toute liberté, et l'idée que la terre fait partie d'une chaîne de mondes conduit souvent à la supposition que les étoiles en totalité sont l'héritage de la famille humaine. Bien loin de là, car si un globe ne suffit pas aux procédés qui ont fait sortir l'humanité du chaos, un nombre défini et restreint de globes suffit pour cela. Ils sont séparés par rapport à la matière grossière dont ils sont constitués, mais intimement unis par des courants et des forces subtiles, dont on ne contestera certainement pas l'existence, puisque une certaine connection entre tous les corps célestes est prouvée par le fait même de leur visibilité. Ce sont ces éléments subtiles qui conduisent les éléments de vie d'un monde à l'autre.

Voici maintenant la manière dont ces procédés ont lieu. Le système de monde est un circuit que *toutes et chacune* des entités spirituelles doivent parcourir et c'est ce parcours qui est l'évolution de l'homme. Observons en passant que l'évolution de l'homme est actuellement en pleine activité, et loin d'être finie.

Les ouvrages de Darwin ont appris aux hommes modernes qu'ils descendaient du singe, mais la vérité des évolutionnistes ne leur a pas permis de reconnaître la probabilité que dans un lointain futur ils seront pour leurs descendants des ancêtres aussi peu agréables que les singes pour nous. Ces deux faits sont corrélatifs. L'évolution ascendante aura lieu par notre progrès au travers des mondes du système, et ce sera avec des formes plus élevées que nous reviendrons dans ce monde encore, encore et encore. Seulement il ne faut pas oublier que les espaces de temps dont il s'agit sont d'une longeur énorme.

On admettra facilement que les différents mondes dont notre chaîne se compose présentent de grandes différences par rapport aux modes d'existence de leurs habitants, et surtout, par rapport aux proportions dans lesquelles la matière et l'esprit y sont combinés. Dans notre monde actuel, l'esprit et la matière sont combinés dans des proportions égales, ce qui ne l'empêche pas d'occuper une place peu élevée dans la série. Les mondes plus élevés sont ceux où l'esprit domine largement. Outre cela, il y a encore un monde, attaché à la chaîne, plutôt qu'en faisant partie, où la matière joue un rôle bien plus important et dont nous parlerons plus tard.

On trouvera sans doute qu'il est raisonnable de supposer que dans les Mondes plus élevés, l'homme n'est pas soumis à nos nécessités matérielles ; mais on supposerait à tort, que dans les mondes inférieurs, ou mieux extérieurs, le rôle de la matière serait plus important que sur la terre. C'est juste le contraire qui a lieu. Il doit nécessairement en être ainsi dans une chaîne qui est sans fin et que l'évolution du progrès parcourt incessamment.

Si le progrès suivait une route rectiligne, il serait naturel d'admettre une progression allant de la matière absolue à l'esprit absolu, mais il n'en est pas ainsi car la nature se meut et travaille toujours d'après des lignes courbes qui se retournent sur elles-mêmes. La chaîne de monde a été édifiée successivement; et le premier, comme le dernier, sont les plus immatériels, les plus éthérés, ce qui est nécessaire parce que le plus avancé de ces mondes n'est pas une région de finalité ; il est conduit à celui qui est le moins avancé absolument, comme le mois de décembre nous ramène au mois de janvier. Nous verrons bientôt qu'à partir de ce qu'il faut considérer comme le monde le plus élevé sur l'arc ascendant du cercle,jusqu'à celui qu'il faut considérer comme le premier sur l'arc descendant, celui qui dans le sens du développement est le moins élevé ; il n'y a pas rétrocession, mais bien un progrès continu.

La monade spirituelle qui a traversétout le cycle de l'évolution, durant l'un des nombreux stages de développement dans lesquels les nombreuses existences autour de nous peuvent être scindées, commence son nouveau cycle au stage suivant ; elle accomplit, par conséquent, un progrès, en passant du monde Z au monde A. C'est ainsi qu'il traverse bien des fois tout le système sans que son passage puisse être assimilé à une révolution dans un orbite.

Si on compare le système de mondes à un système de tours bâties dans une plaine, et chaque tour ayant plusieurs étages, le progrès de la monade sera représenté par son parcours continu des sept tours, dans lesquelles elle occupera, à chaque visite, un étage supérieur. C'est faute de comprendre cette idée que l'analyse de l'évolution physique se heurte toujours à des impossibités.Elle cherche des rapports disparus en des points où jamais elle ne les trouvera, parce qu'ils n'avaient qu'une utilité temporelle, et parce qu'ils avaient disparu.

L'homme a été autrefois un singe, disent les darwinistes : cela est vrai, mais le singe que les darwinistes observent ne deviendra jamais un homme, c'est-à-dire, la forme ne changera pas de génération en génération, de telle sorte que la queue disparaissant, les mains deviennent des pieds. La science ordinaire admet ceci :quoique des changements progres-

sifs puissent être déterminés dans l'espèce, ceux d'une espèce à l'autre peuvent seulement être supposés ; elle les attribue à des durées extrêmement prolongées et à des formes intermédiaires éteintes depuis lors.

Il est vrai qu'il y a eu extinction des formes intermédiaires et premières de toutes les espèces, c'est-à-dire de chaque règne, minéral, végétal, animal, humain, etc. mais la science ignore et la cause et la raison qui s'opposent à la continuation des formes intermédiaires.

C'est au caractère spiral du progrès, accompli par l'impulsion vitale, que sont dus le développement des différents règnes de la Nature et des lacunes observées dans la succession des êtres. Les monades spirituelles au niveau animal qui parcourent le système, passent en d'autres mondes lorsqu'elles ont accompli leurs incarnations obligées dans ce monde-ci.

Lorsqu'elles reviennent, elles sont prêtes pour l'incarnation humaine, et il n'est pas nécessaire que des formes animales soient développées en formes humaines, car ces formes sont ; elles existent déjà prêtes à être animées. Mais si nous retournons assez en arrière pour arriver à une période où des formes humaines n'existent pas encore dans notre monde, nous arrivons à un moment où les monades spirituelles commencèrent à surgir, ou, forcément, les formes animales développèrent ces moules de formes intermédiaire tant cherchés.

On pourrait dire que cette explication ne diffère pas de celle de Darvin, et que, les matérialistes ne sont pas tenus d'expliquer l'origine de la tendance des espèces à développer des formes plus élevées; ils disent absolument comme nous, que ces formes plus élevées sont élaborées par des formes intermédiaires et que celles-ci disparaissent. Néanmoins il y a une grande différence entre les deux idées car ce n'est pas au procédé naturel d'évolution, ni à l'influence des circonstances locales, ou à l'élection sexuelle qu'il faut attribuer la production des formes intermédiaires, et voilà pourquoi il est absolument indispensable que ces formes intermédiaires ne soient effacées, ou qu'évanescentes, et disparaissent. Autrement le monde entier serait plein de degrés intermédiaires unissant toutes les espèces et reliant dans une incroyable confusion la bête à l'homme.

L'impulsion est donnée aux formes supérieures, par des monades spirituelles se mouvant par vagues successives, autour du cycle et capable d'animer les nouvelles formes. Des impulsions vitales supérieures font éclater la chrysalide de l'ancienne forme, et d'elle, émane la venue, l'efflorescence d'un degré supérieur.

Les formes qui, pendant des milliers d'années, n'ont fait que se répéter, se remettent à croître ; avec une rapidité relative, elles s'élèvent des formes intermédiaires aux formes supérieures, et lorsque celles-ci se sont multi-

pliées avec la rapidité et la vigueur de toutes les nouvelles croissances, elles fournissent des corps pour les entités spirituelles survenues durant ce stage d'existence ; les formes intermédiaires n'étant plus voulues, elles disparaissent.

L'évolution, dans son impulsion essentielle, s'accomplit par un progrès en spirale autour des mondes.

En développant cette idée, nous avons anticipé en partie sur la déclaration d'un autre fait très important, à savoir que le fleuve de la vie, la vague d'existence, l'impulsion spirituelle, quel que soit le nom qu'on veuille lui donner, passe d'une planète à l'autre par vagues intermittentes et non pas par un courant continu.

Au besoin, on pourrait comparer ce qui a lieu à une suite d'excavations qui devraient être remplies par un ruisseau tellement faible, que l'excavation première l'accaparerait durant un certain temps, et qu'il ne passerait à la seconde excavation que lorsque la première aurait été remplie. Quelque peu relevé que soit cet exemple, il est néanmoins l'exacte représentation de ce qui se passe dans la chaine des mondes à laquelle nous sommes attachés.

Il n'existe pas une chaîne de globes tout formés, que la nature va meubler de vie ; l'évolution de chaque globe est le résultat d'évolutions précédentes, et la conséquence de certaines impulsions émanées du monde qui l'a précédé dans la surabondance de son développement.

Maintenant, dès qu'il s'agit de traiter de ce procédé et de le décrire, il nous faut reculer, en esprit, jusqu'à une époque bien antérieure à notre sujet spécial, l'évolution humaine.

Il est clair, qu'en parlant des origines de mondes, nous avons à traiter de phénomènes qui n'ont aucun rapport avec la vie ou les impulsions vitales. Retournons en arrière, par degrés.

L'impulsion humaine de vie a été précédée par celle des formes animales qui ont été précédées à leur tour par les formes végétales, car, même un minéral est un produit de la nature, et comme tout ce qui existe, l'évolution de quelque chose qui l'a précédé ; c'est ainsi que l'esprit est ramené jusqu'au commencement non manifesté des choses. Mais ceci est de la pure métaphysique dont nous ne voulons pas nous occuper pour le moment. Cela suffit pour démontrer que nous pourrions tout aussi raisonnablement concevoir une impulsion vitale créant des minéraux, que changeant une race de singes ou une race d'hommes primitifs.

La science occulte, dans son analyse de l'évolution, va bien plus loin que la période où commencèrent les minéraux. En développant des mondes de nuages incandescents, la Nature commence par les forces élémentales qui

précèdent les phénomènes de la nature visible et perceptible aux sens humains. Mais, laissant cela de côté, pour le moment, nous commencerons lorsque le globe A, le premier de la série, n'était qu'un assemblage de formes minérales. Maintenant il faut se souvenir que le globe A a été décrit comme bien plus éthéré, plus dominé par l'esprit, comme antithèse de la matière, que le globe que nous habitons ; c'est ce point, surtout, qu'il ne faut pas perdre de vue, quand nous parlons de formes minérales. Des formes minérales peuvent être minérales en ce sens qu'elles n'appartiennent pas aux formes plus élevées des organismes végétaux et peuvent néanmoins être très immatériels si nous pensons à une matière très éthérée, dans laquelle l'autre pôle ou caractère de la nature, — l'esprit, — prédomine largement,

Les minéraux que nous essayons de décrire, sont pour ainsi dire les spectres de minéraux, et non pas les beaux cristaux élégamment élaborés tels qu'on les trouve dans les cabinets minéralogiques.

Il y a, dans ces spirales primitives de l'évolution, absolument comme dans celles qui sont plus élevées, progrès ascendant en spiritualité, couplé avec le fini de la matière, ou matérialité rendue possible en première instance. Nous verrons que, dans les degrés supérieurs, l'évolution de l'homme a lieu de la même manière. Toujours nous constaterons qu'un procédé de la Nature en typifie un autre, et que le grand n'est que la répétition sur une plus large échelle de ce qui a eu lieu en petit.

Il est clair que sur le globe A, le règne minéral ne développera pas le règne végétal, sans une impulsion étrangère, et il est bien certain qu'une telle impulsion a été nécessaire pour développer l'homme primitif sorti d'une race de singes. Nous dépasserions notre but si nous voulions nous occuper des impulsions qui ont agi sur le globe A, au commencement de la construction du système.

Nous avons déjà tant rétrogradé pour rendre nos explications futures plus compréhensibles, que si nous ne nous arrêtions pas, cette explication changerait tout à fait de caractère. Forcés de nous arrêter quelque part, il semble que nous ferons bien en admettant une impulsion de vie vers le globe A ; nous ne traiterons que très superficiellement la période énorme de temps qui a dû s'écouler entre l'époque minérale et l'époque humaine et nous reviendrons ainsi au problème primitif.

Le développement complet de la période minérale, sur le globe A est un acheminement vers le développement de la période végétale, et dès que celle-ci commence, l'impulsion minérale passe au globe B. Ensuite, lorsque le développement végétal a été complété, et que le développement animal commence, l'impulsion végétale passe au globe B, et l'impulsion minérale

au globe C. C'est alors qu'enfin l'impulsion de vie humaine commence sur le globe A.

Il est maintenant nécessaire de prémunir le lecteur contre une conception erronnée qu'il pourrait se former. L'esquisse sommaire que nous venons de donner pourrait faire penser que lorsque l'impulsion humaine commence sur le globe A, l'impulsion minérale commence sur le globe D, et qu'en deçà il existe les chaos. Il y a deux causes qui empêchent qu'il n'en soit pas ainsi. Pour commencer, il y a d'autres procédés d'évolution qui précèdent l'évolution minérale dans sa marche autour des sphères. De plus, nous devons encore mentionner un fait qui a eu une grande influence sur la marche des événements et qui nous apprend que l'impulsion de vie a déjà fait plusieurs fois le tour des mondes avant que l'impulsion humaine commence sur le globe A. Ce fait le voici :

Chaque règne d'évolution, quel qu'il soit, est divisé en plusieurs couches spirales. Les mondes spirituels — les atomes individuels de cette immense impulsion de vie dont on a tant parlé — n'accomplissent pas entièrement leur existence sur le globe A, puis sur le globe B, et ainsi de suite. Elles parcourent plusieurs fois le cercle entier à l'état de minéraux, plusieurs fois à l'état de végétaux et plusieurs fois à l'état d'animaux.

Nous commencerons notre description en termes généraux parce que de cette façon elle sera plus facile à comprendre ; mais comme les adeptes ont trouvé bon de fixer des chiffres, ce qu'ils n'avaient pas encore fait, nous les donnerons aussi plus tard tout en nous bornant maintenant à des données générales.

Nous voici arrivé à l'homme rudimentaire, commençant son existence sur le globe A où toutes les choses sont pour ainsi dire les spectres de celles qui existent ici.

Il commence sa longue descente dans la matière. Et l'impulsion de vie de chaque « parcours » passe outre, et les races humaines sont établies en différents degrés de perfection sur toutes les planètes, — sur chacune d'elles à son tour. Ces parcours sont beaucoup plus compliqués qu'on ne le supposerait si notre explication s'arrêtait ainsi. Le progrès, pour chaque monade spirituelle, n'est pas simplement un passage d'une planète à une autre. Dans chaque planète, chaque fois qu'elle y retourne, la monade doit passer par un procédé compliqué d'évolution. Elle est plusieurs fois incarnée dans différentes races d'hommes, avant de passer outre, et elle a même plusieurs incarnations dans chaque grande race. Nous verrons plus tard que ce fait jette une vive clarté sur la position des races humaines, telle que nous la connaissons, et rend compte de la différence immense en intelligence, en

moralité et même en bien-être dans sa plus haute acception, différence qui souvent paraît si mystérieuse et si pénible.

Tout ce qui a un commencement, doit avoir aussi une fin.

Nous avons expliqué que certaines impulsions avaient commencé leurs opérations à un moment donné; donc, nous pouvons conclure qu'elles doivent tendre à une consumation finale, un but et une conclusion, mais cette fin est encore très éloignée. L'homme actuel n'a parcouru que la moitié de l'évolution à laquelle il doit son développement. Lorsque la destinée de notre système sera sur le point de s'accomplir, il surpassera autant son état actuel, que maintenant il surpasse le lien intermédiaire perdu.

Et ce progrès sera accompli sur notre terre, tandis que dans les autres mondes de la série ascendante, nous attendrons des degrés encore bien plus élevés. Il est de toute impossibilité qu'une imagination non familiarisée avec les mystères occultes, puisse se faire une idée de la vie que nous mènerons quand nous aurons atteint le zenith du grand cycle.

Du reste en voici bien assez pour que le lecteur puisse s'occuper à imaginer des détails qui manquent à notre description, et sans qu'il ait besoin de se figurer des existences dont nous séparent encore les abimes de l'avenir.

(*A suivre*).

LES VOIX DU TOMBEAU

Sonnet à l'Être suprême,

Des savants obstinés à sonder la matière,
Ont dit : elle seule est et hors d'elle il n est rien ;
D'elle émane le mal, en elle gît le bien :
C'est le germe fécond de la nature entière.

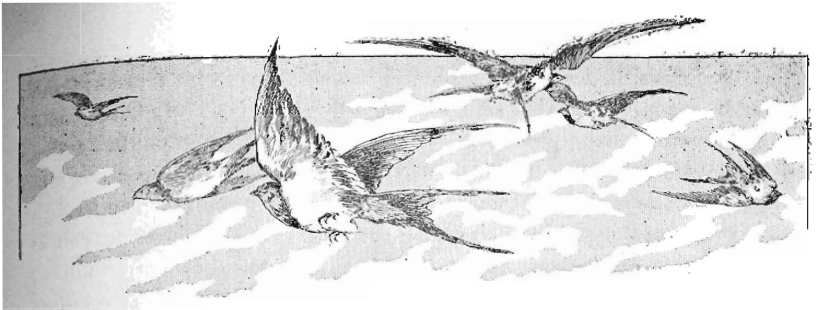
Mais ces chercheurs altiers n'ont jamais dit d'où vient,
Encore moins ce qu'est la substance première,
Suprême intelligence, éternelle lumière
Tu restes, malgré tout, sa force et son soutient.

C'est toi le feu sacré d'où jaillit l'étincelle,
Qui dans l'homme vivant met l'immortalité
Et ta gloire à torrent sur l'univers ruisselle.

Nous levons, malgré nous les yeux vers ta beauté,
Principe de vertu, source de verité,
Dieu, soleil de l'amour, pensée universelle.

Paris, août 1895.

JULIEN LARROCHE.



TOUJOURS LES APPARITIONS

Terminons aujourd'hui par les exemples suivants la nomenclature des faits dont nous nous sommes déjà occupés plusieurs fois, ici.

« Au commencement de septembre 1738, mourut, dans le gouvernement de Belgrade, un vieillard âgé de 70 ans. Trois jours après son enterrement, il apparut la nuit à son fils, demanda de la nourriture, mangea de bon appétit, et disparut. Les nuits suivantes, il revint ; le fils servait toujours de quoi nourrir son père. A la fin, le fils disparut également.

L'officier impérial du bailli de Belgrade, dont on tient cette relation, se rendit à Gradisck, d'après la clameur publique soulevée, qui accusait le père de vampirisme. On ouvrit le tombeau du vieillard ; on le trouva, les yeux vifs, d'une couleur vermeille, ayant une respiration naturelle, toutefois immobile et mort. Le bourreau lui enfonça un pieu dans le cœur, et on brûla son cadavre.

*
* *

Il y a des histoires plus incroyables. A Blow, village de Bohême, près de Kadam, un pâtre, qu'on disait vampire, fut déterré (ceci se passe toujours au XVIII[e] siècle).

« On le cloua sur terre, avec un pieu, le vampire se moquait de ses bourreaux ; il les remerciait de lui mettre en poche un bâton pour se défendre contre les chiens, qui pendant la nuit, erraient autour de sa chambre. On le jeta dans une charrette, pour le transporter hors de la ville et le brûler au milieu de la campagne. Mais le vampire hurlait, comme un furieux, ce cadavre remuait les pieds et les mains. Le bûcher, seul, termina ces scènes d'horreur ».

*
* *

« Le 19 août 1708, Champmêlé, mari de la comédienne, et d'ailleurs comédien lui-même, rêva qu'il voyait sa femme avec sa mère, qui, toutes deux, ne vivaient plus, et que la première l'invitait, par geste, à venir la rejoindre dans la mort. Quelques jours plus tard, étant entré dans l'église

des Cordeliers, il demanda le sacristin, auquel il paya trois messes : l'une pour sa mère, l'autre pour sa femme, et la troisième pour lui ; Champmêlé s'en fut même entendre cette messe, avec beaucoup de dévotion. De l'église il se rendit à la Comédie ; ses camarades étaient assis sur un banc, à la porte de l'*Alliance*, cabaret qui se trouvait à l'entrée du théâtre, en face du café Procope ; il avait prié à dîner, pour ce jour-là, quelques-uns des comédiens dans le but de raccommoder Sablé et Barron, qui étaient brouillés ; il leur dit, après leur avoir fait toucher dans la main : *Eh bien ! nous dînerons ensemble ?* A peine ces mots lui sortaient de la bouche, qu'il prit sa tête entre ses deux mains, fit un cri, et tomba sur le pavé, visage contre terre. Le chirurgien du théâtre, qui demeurait à deux pas, accourut avec une lancette, mais ce fut en vain, Champmêlé était déjà mort ; on ne put même lui ouvrir les yeux. »

*
* *

Passons maintenant au récit d'un fait que je trouve dans un livre traitant *De la sorcellerie* :

« Un très habile chimiste parisien, qui vivait sur la fin du XVIe siècle, reçut des mains d'un prêtre un peu de sang dans une fiole, avec mission de le décomposer. L'opérateur se mit à l'œuvre, un samedi, raconte Webster, et le vendredi suivant, au milieu de la nuit, le chimiste fut réveillé, au moment où il fermait les yeux, par un horrible bruit semblable au mugissement d'une vache, ou au rugissement d'un lion. Quand le bruit eut cessé, La Pierre, — c'était le nom du chimiste, — essaya de se rendormir. Dans cet instant, la lune était dans son plein, et ses rayons éclairaient parfaitement la chambre. Les yeux de l'opérateur aperçurent, distinctement, un nuage épais qui glissait comme une ombre, entre sa vue et la fenêtre.

Il crut reconnaître la figure d'un homme, et poussa un grand cri de terreur : le nuage s'évanouit. Il y avait, dans les chambres prochaines, des personnes dignes de foi, et tout ce monde déclara positivement avoir entendu la sinistre plainte qui avait réveillé le chimiste en sursaut. Le lendemain, il fut accablé de questions et de visites ; mais, malgré son effroi dont il était pâle encore, cet opérateur ne paraissait pas fort surpris du prodige, et il l'expliquait ainsi :

« Saignez un homme, et conservez le sang, si l'homme meurt, lorsque viendra l'heure de la putréfaction pour son cadavre le sang, naguère extrait de ses veines, se décomposera de lui-même, et l'esprit anémique, se dégageant du fluide, tendra nécessairement à rejoindre l'âme qui s'est échappée du corps. »

Effectivement, continue Webster, le samedi matin, l'opérateur se leva, entra dans son laboratoire, brisa son alambic, et, dans le précipité du sang,

on trouva la représentation exacte d'une figure humaine, le visage, les yeux, le nez, la bouche, les cheveux et *déjà la couleur*.

« Enfin, ajoute encore Webster, le phénomène eut pour témoin oculaire Bourdaloue, secrétaire en chef du duc de Guise, et Ilad, auquel j'emprunte cette histoire, le tenait lui-même des habitants de la maison où le fait s'était passé. »

***

Nous terminerons enfin par le récit écourté d'une légende rapportée par Scott :

« Deux chefs danois s'étaient obligés, par un pacte solennel, à descendre, l'un après la mort de l'autre, dans le même cercueil ; le survivant devait se faire enterrer avec le mort. Il est difficile de pousser plus loin la fraternité. Ce fut Assueit, tué dans une bataille, qui mourut le premier, Asmund, son ami, dut le suivre au tombeau, malgré une santé parfaite. Cette horrible cérémonie eut lieu ; Asmund se coucha sans murmure, auprès du cadavre de son frère, et les soldats roulèrent à l'entrée du caveau, une énorme roche, entassant, par dessus, une masse de terre, suivant l'usage du pays.

« Un siècle plus tard, un chevalier errant, Suédois, arrivé dans la vallée qui avait pris son nom de la tombe des deux frères d'armes, résolut d'ouvrir le sépulcre. Mais, les guerriers sacrilèges, ayant déblayé la porte du caveau, reculèrent d'horreur, quand ils entendirent dans l'intérieur du monument, des cris épouvantables, un cliquetis d'épées et tout le bruit d'un combat à mort, entre deux ennemis furieux. Bientôt parut Asmund, le survivant des frères d'armes, le sabre nu à la main, son armure brisée, la joue gauche déchirée. Dès qu'il eut revu la lumière, il improvisa, sur-le-champ, un poème scandinave, et débita le récit de ses aventures funéraires.

« On apprit que le corps du défunt, ranimé par quelque goule affamée, s'était proposé de dévorer son frère d'armes, et qu'une lutte atroce avait commencé entre le mort et le bien portant, pour ne finir qu'à la descente des Suédois dans le caveau. Asmund remporta la victoire ; il enfonça un pieu au travers du corps du vampire, et tomba mort lui-même, après avoir raconté cet exploit. »

***

Nous avons tenu à mettre sous les yeux de nos lecteurs et amis, plusieurs des faits dont nous avons lu les divers récits en ces derniers temps, histoires bien propres, pour la plupart, du moins, à convaincre les gens de bonne foi, de cette grande vérité de l'immortalité de l'âme, de tout temps et partout reconnue, en dépit de quelques négateurs qui deviennent de plus en plus une infime minorité.

A ces derniers, nous citerons l'exemple des peuples sauvages, et nous leur dirons, avec André Delrieu :

« Ah ! qu'ils ont plus de bon sens ! Les nègres de la Martinique croient que certains individus de leur sang ont la faculté de *quitter leur peau* et de voler vers les lieux et les personnes qui leur plaisent ; et c'est là, sous une grotesque superstition, la foi naïve dans l'indépendance réciproque de l'âme et du corps. »

Et pour ce qui me regarde, j'ajoute moi-même avec cet auteur déjà cité plus haut :

« Vraiment, les écrivains des premiers siècles du christianisme et des époques grossières de notre histoire, sont bien excusables de traiter les revenants, comme de vieux amis puisque maintenant, alors que nous possédons beaucoup de civilisation, de lumière et d'académies, chaque instant amène des révélations, des systèmes, des hypothèses qu'on peut d'abord juger frivoles et mensongers, mais qu'il faut toujours finir par débattre. »

Et voilà ce qu'on écrivait, en effet, il y a déjà plus d'un demi-siècle. Aujourd'hui, nous comptons encore de valeureux champions parmi les partisans de la bonne cause, et chaque jour, le spiritualisme fait un pas nouveau.

Fiat ! Fiat !

Edouard Michel.

APPARITION D'ESPRIT DÉSINCARNÉ

Cher Monsieur Leymarie,

Soli Deo Gloria.

Le fait suivant servira à notre cause, comme témoignage de ce que nos chers défunts pensent à nous et nous protègent et nous guident et nous aiment comme pendant leur pérégrination sur la terre d'épreuves.

Le curé grec-orthodoxe de Czeczelovka, le père Elie Gowodeckij, vieillard de 71 ans, instruit et s'occupant, con amore, d'études psychologiques, me signalait ces jours-ci, un fait d'apparition, vu par ses deux filles, Lina et Nadejda.

J'ajouterai tout d'abord que le père Elie est spirite sans le savoir ; il ne pourrait pas, l'étant même, l'avouer de peur de s'attirer la haine et la persécution de la part de ses supérieurs qui interdisent sévèrement au clergé de s'occuper du spiritisme.

Le père Elie et son fils Vasilij, jeune homme très instruit et avide de vérité, causent souvent avec moi d'apparitions et de manifestations, de

phénomènes pyschiques ; je leur parle de tables tournantes, de typtologie et peut-être, les déciderai-je d'arranger des séances avec moi, le mois prochain, après la moisson.

Ce qui en sera si je réussis, et quels en seront les résultats, vous le saurez quand le moment sera venu; je reviens à mon récit.

Il y avait à Czeczelowka (District Gajsin, Podolie), une veuve infirme, Mme Fuchs, âgée et plus en état de travailler ; elle vivait avec sa fille unique, Hélène, des offrandes fraternelles que les bonnes gens lui faisaient.

Hélène, âgée de 15 ans, d'une constitution organique très délicate, venait presque chaque jour chez le curé Elie, étant liée intimement avec ses deux filles Lina et Nadejda ; elle recevait d'elles des marques d'un grand attachement et de fidèle amitié; surtout Lina, l'aînée des filles du curé, âgée de 15 ans, fut la plus aimée d'Hélène.

En hiver de 1870, Hélène se refroidit en revenant par un tourbillon de neige de la foire de Gajsin ; elle avait probablement des prédispositions à la phtisie, car la maladie fit de grands progrès et elle se déclara.

Quoique la maison habitée par Hélène et sa mère fut éloignée de 3 verstes les deux filles du curé allaient régulièrement tous les matins, même par le plus mauvais temps, soigner la pauvre Hélène. Elles lui apportaient des médicaments, des compotes, des confitures, etc., et ne revenaient à la maison que fort tard ; surtout vers la fin de la maladie, elles restèrent des nuits entières auprès du lit de la malade, exténuées de fatigue, au risque de tomber malades elles-mêmes.

Enfin, Hélène succomba et les deux filles pleurèrent à chaudes larmes la perte de leur amie.

Deux mois après la désincarnation d'Hélène, Lina qui couchait avec Nadejda, dans la même chambre, se sentit réveiller la nuit par quelqu'un qui lui baisait le front; quel fut son étonnement, en voyant devant elle, Hélène souriante, habillée avec le même costume qu'on lui avait donné en la mettant dans le cercueil.

Lina la reconnut de suite et s'effraya tellement qu'elle ne put proférer une seule parole. L'apparition s'approcha, s'assit au bord du lit ; toujours souriante elle regardait Lina d'un air tendre, lorsque au même instant, Nadejda se réveilla; elle aperçut en même temps Hélène, toujours assise au bord du lit de Lina, et s'écria : « C'est toi, Hélène? comment cela se « fait-il que tu sois là? tu as été pourtant enterrée, il y a de cela deux mois! « Ah! si tu savais comme nous te regrettions et comme nous avons pleuré, « toutes les deux, après ta mort! »

L'apparition ne répondit rien, mais se levant soudainement, elle fit un signe de croix avec la main droite, comme bénédiction et disparut.

Les deux demoiselles se levèrent alors, cherchèrent partout, avec la lampe allumée, et trouvèrent l'unique porte d'entrée de leur chambre fermée à clef; rien nulle part dans la chambre et elles se recouchèrent laissant la lampe allumée, ne dormant plus jusqu'au matin, en causant de ce qu'elles avaient vu.

Les parents qui couchaient dans une chambre à côté, ayant entendu leurs filles causer de si grand matin, s'étonnèrent et en demandèrent la cause; elles entendirent le récit de l'apparition d'Hélène, celui que je viens de faire.

Le curé Elie, ayant fait minutieusement des recherches, décida que l'esprit d'Hélène était venu pour visiter les deux amies qu'elle aimait tendrement; par son apparition, elle voulait leur témoigner que son amitié et son attachement ne finissaient pas avec la mort.

Puissent ces faits aider à faire sortir de leur torpeur messieurs les savants, philosophes ou matérialistes, afin qu'ils ouvrent les yeux, reconnaissent les bienfaits de l'architecte des mondes, agent de science éternelle, dont ils nient l'existence; par leur doctrine néantiste ils ralentissent la marche du progrès!

M. le maréchal Edmond Podhorski a quitté son enveloppe de chair à Odessa. Spirite convaincu, homme de rare mérite, connu dans toute la Podolie, il fut doux et bon, brave et courageux pour rendre hommage à ce qui lui parut être rationnellement une vérité.

Ce fut un vaillant dans l'acception du mot, une belle âme qui se servait toujours de son corps pour mieux connaître le monde extérieur.

Il dépensa son savoir intellectuel au bénéfice de tous ses frères en humanité.

Il croyait à une vie future, à une existence dans le monde sidéral; la mort, pour lui, constituait un accident qu'il ne regrettait qu'à cause de la rupture des liens qui l'unissaient à sa femme bien-aimée, dévouée, et à ses enfants qui jouissent comme lui de l'estime et de la considération générale.

Il y est sans doute, dans ce monde immense, et de là il voit, dans la sérénité de sa conscience, que s'il y a pour le corps comme un repos éternel, il a emporté dans sa tombe la reconnaissance de ceux qui ont profité, sous toutes les formes, des libéralités de son âme généreuse.

Je ne parlerai point de sa valeur, de son travail et de la probité instinctive qu'il donnait à tous les membres proches et éloignés de sa famille, et à ses concitoyens.

Il avait, au point de vue de la reconstitution de l'édifice social, des aperçus

étonnants, dont la justesse frappait même ses adversaires. Dans les réunions d'amis intimes, il développait ses théories : de la mission de l'homme sur la terre, de la vie d'outre-tombe et de la réincarnation, avec cette modestie, et cette compétence lucide qui étaient les signes prédominants de son caractère.

En outre, il apportait, dans la démonstration de la philosophie spirite, cette éloquence familière et persuasive qui le distinguait. C'est lui qui m'a initié au spiritisme en me donnant à étudier les œuvres d'Allan Kardec, qu'il possédait toutes, aussi la *Revue spirite* à laquelle il était abonné depuis 1858.

Il nous relatait une foule de faits d'apparitions qu'il avait vus lui-même, de pressentiments et de rêves qui se sont réalisés; aussi sur les expériences de typtologie.

Un soir, avant mon mariage, je suis allé le visiter avec sa nièce, à Odessa, car il était très souffrant. En causant de visions, il me conta le fait suivant qui me semble digne d'être relaté dans la *Revue spirite*.

M. Edmond Podhorski habitait avec sa femme et ses 5 enfants, le village de Kurzec-Lozy (Podolie-District Balta), et sa mère habitait Berezna (Gouv. de Kieff-Distr. Skwira). Dans ce temps, il n'y avait pas encore de télégraphe en Russie; un envoyé spécial lui apporta la nouvelle, un jour, que sa mère était malade et qu'elle voulait le voir. M. Podorski se rendant immédiatement à l'invitation de sa mère, arriva deux jours après à Berezna, au mois de mai. Comme il est d'usage, dans toutes les maisons polonaises en Ukraine et en Podolie, de faire des dévotions chaque soir, durant le mois de mai, devant une image de la Sainte-Vierge, la famille de M. Edm. Podorski se réunissait régulièrement pour la prière.

Or, un soir, cinq jours après le départ du père, pendant que la mère priait avec les enfants, l'une de ses filles, Valérie s'écria toute pâle : « Maman, lorsque vous disiez la litanie, j'ai vu papa agenouillé auprès d'un cercueil noir, la cierge à la main! » La mère la tranquillisa en disant que c'était une hallucination et qu'il n'y fallait plus penser. Quatre jours plus tard, M. Edmond Podhorski revint vêtu de deuil, sa mère s'était désincarnée à Berezna, le même jour et à la même heure de la vision de Valérie.

Positivistes! matérialistes! incrédules! C'est à vous que je m'adresse! Votre raison émancipée par la philosophie (?) croit entrevoir les secrets du monde, anéantir le mystère et déchirer tous les voiles! en niant le principe de tout, l'âme et ses destinées. Vous vous flattez de tout savoir et en somme que savez-vous !

« There are more things in Heaven and Earth, than axe dreamt of in rour « Philosophy. »

Veuillez agréez, cher M. Leymarie, l'expression de mes sentiments bien dévoués. Votre F. E. S. JOSEPH KRONHELM.

ENCORE MISTRESS WILLIAMS

Notre intention avait été de laisser l'incident créé par Mrs Williams dans l'oubli, le silence auquel il peut justement prétendre. Mais M. Handrich, de Brooklyn, nous prie d'insérer une lettre ouverte qu'il a adressée au Dr Maier, de Tubingue, en réponse à un article que celui-ci avait publié dans la *Uebersinnliche Welt*, de Berlin, dirigée par M. Max Rahn ; ne connaissant pas les origines de ce tournoi, nous donnons ces explications préliminaires.

Dans la Revue de M. Rahn, le Dr Maier publiait au mois d'avril dernier, un article intitulé : « Tentative manquée, d'obtenir une preuve d'identité », dans lequel il prenait vivement à parti M. Handrich, à cause de l'attitude de ce dernier dans l'affaire de Mme Williams ; après quoi, il faisait le récit d'une expérience personnelle avec un autre *médium*. M. Handrich lui envoya la lettre que nous publions ci-après, nous conformant au désir express de son auteur. Cette lettre a été publiée dans la même *Uebersinnliche Welt*, avec une réplique du Dr Maier qui enterre définitivement la cause de Mrs Williams, avec l'assentiment de M. Rahn.

Malgré cette issue désastreuse, pour le défenseur du pseudo-médium, le savant confrère de Tubingue lui tend une main amicale à travers l'Océan. Tout est bien qui finit bien.

De notre côté, nous tenons à déclarer à M. Handrich, que nous n'avons pas eu un instant l'idée de mettre en doute sa bonne foi ; en défendant Mrs Williams il agissait avec une sincérité absolue ; nous respectons ses convictions selon notre habitude.

Le moment est venu d'enrayer l'entraînement excessif pour les théories et les hypothèses, et de s'attacher surtout à prouver la réalité des faits, d'une façon scientifique. Les théories, basées sur des faits insuffisamment établis, douteux ou faux, ne sauraient avoir aucune valeur, c'est ce que M. Handrich semble ignorer complètement.

Nous ne mettons pas en doute ses affirmations positives, mais nous doutons qu'elles réussissent à convaincre qui que ce soit. Ceci dit, nous cédons à son désir et publions sa lettre *in extenso*, pour la dernière fois quant à ce sujet ennuyeux. B. SANDOW.

« Monsieur et cher confrère! Si je vous adresse une lettre destinée à la publicité, c'est pour que notre cause soit rendue publique, et aussi parce que je ne puis demeurer sous le coup qui m'a été porté, d'une façon si bienveillante en apparence, dans le fascicule d'avril de *Uebersinnliche Welt*.

Si le dicton : « Non doctior, sed meliore imbutus doctrina », vous était applicable, au lieu de l'être à moi même, vous auriez imputé à vous-même, tout d'abord, la non réussite de l'essai d'une preuve d'identité dont vous faites le récit; le vouloir positif de l'expérimentateur exerce une influence défavorable sur les phénomènes physiques basés sur la polarité, à moins qu'il ne les neutralise complètement. Par contre, on obtient les résultats les plus probants en adoptant une attitude passive.

D'autre part, la patience, la résistance et l'indulgence doivent être considérées comme des conditions indispensables dans ce domaine, si l'on veut avec quelque succès soulever le voile de l'image de Saïs. Si les occasions d'étudier les phénomènes occultes, n'étaient de beaucoup inférieures à votre zèle dont on peut juger d'après vos excellents comptes rendus, vous seriez mieux à même de vous faire une opinion au sujet des communications reçues par l'intermédiaire de Mlle Augusta O... et d'autres manifestations transcendantales; vous auriez saisi à quel point votre savoir personnel, vos facultés de penser et de sentir ainsi que celles des autres assistants, ont pu influencer le médium; vous eussiez discerné aussi quel rôle doit être attribué au *principe organisateur* du médium, lequel se manifeste dans l'état de somnambulisme, au moyen du plexus solaire.

Etant donné qu'à l'état anormal dont il a été question, cet organe transmet les impressions sensorielles transcendentales au moi inconscient individuel, respectivement impersonnel du médium, il y a lieu de se demander si ledit état a été assez accentué pour qu'aucune sensation n'ait pu réagir sur le cerveau; ou bien, s'il n'y a pas eu, simultanément, une manifestation quelconque dans « *l'estemporale* » permettant de conclure à une activité cérébrale. Il vous reste, enfin, à établir ce qui doit être considéré comme provenant d'Olga V. B... qui essayait d'entrer en rapport avec vous, indirectement avec l'aide d'un ou de plusieurs esprits guides?

Même le nombre restreint de communications attribuables à l'individualité de votre amie défunte, a subi l'influence plus ou moins caractérisée de ces êtres qui se rapprochent le plus de notre sphère matérielle, et sont pour ainsi dire, liés à la terre pour remplir en diverses occasions le rôle de missionnaires, et peuvent être considérés comme la cause des manifestations psycho-physiques-télécinétiques, qu'ils produisent avec le concours des éléments physiques et organiques des médiums.

Ce sont ces êtres-là, qui se trouvant toujours sur le seuil de l'au-delà [de

nos perceptions, établissent nos rapports avec les hôtes des sphères plus élevées et usurpent souvent le rôle de ces derniers, avec plus ou moins d'habileté; ils sont, dans un sens, les médiums de l'au-delà, faisant l'office des lansquenets de jadis, en se mettant à la disposition, tantôt d'un médium, tantôt d'un autre, et dont l'individualité peut être établie sur la base du timbre de la voix, de l'écriture et d'autres signes caractéristiques, suivant la spécialité du médium.

L'opinion que j'avais autrefois formulée à leur égard et qui est partagée par le Dr Franz Hartmann (voir *Le Sphinx* pour le mois d'avril), à savoir que ces êtres, ou ces esprits, ne représentent autre chose qu'une manifestation du corps astral des médiums, est devenu insoutenable, à mes yeux du moins.

Les sceptiques et les commençants, dans le domaine du spiritisme, porteront sur vos communications si intéressantes un jugement aussi dédaigneux que celui que vous avez émis au sujet des matérialisations produites par le médium Mrs Williams. De tels jugements ont la même valeur que ceux que l'on prononce ici sur la jeunesse des écoles, sur les militaires, sur les conseillers de commerce, etc. D'après les caricatures des *Fliegende Blätter* (journal satirique) qui ne sont justifiés, qu'en tant que le critique n'a pas été lui-même en Allemagne, ou du moins, qu'à la suite d'un long séjour en Amérique (et j'y réside depuis trente ans), il ne puisse presque plus distinguer la réalité de la parodie.

Je fus moi aussi indigné de la fuite de cette femme qui détruisait mon bon renom auprès de vous; après avoir réfléchi, je me suis dit, que du temps de Néron, maint chrétien, ayant une conscience pure, eût préféré la fuite à l'emprisonnement.

Je dois protester énergiquement, Monsieur le docteur, contre l'accusation de m'être fait le défenseur d'une fourbe. J'affirme, au contraire, que dans les maisons particulières, et surtout dans celle d'un savant sanscritiste, appartenant à l'aristocratie intellectuelle et financière, j'ai obtenu des preuves irrécusables de sa puissance médianimique, des preuves qui ne laissent subsister aucun doute sur l'authenticité des phénomènes.

Au cours de cette séance, nous eûmes amplement l'occasion d'observer des êtres matérialisés qui s'avançaient de derrière le rideau, deux ou trois à la fois (le rideau avait été improvisé dans ce but par notre hôte, dans un coin de son cabinet d'études, où aucune personne étrangère n'avait accès). Pendant que les êtres matérialisés s'entretenaient à voix basse, avec leurs proches qui se trouvaient dans la pièce, nous entendîmes, simultanément, derrière le rideau, une conversation à haute voix entre deux contrôles.

Malgré cela, je n'ai jamais désigné ces formes matérialisées comme des

esprits (dans le sens étymologique du mot) parce que ces phénomènes, ainsi que tous les phénomènes de n'importe quelle phase du spiritisme, doivent en grande partie être considérés comme étant « de ce monde »; mais en même temps, ils en sont tellement « en dehors », qu'il devient pour ainsi dire impossible d'établir une identification au point de vue personnel — par exemple, comme dans le cas de V. B .. — et ce pour les raisons exposées plus haut. En outre, il faut avoir en vue, que les conditions atmosphériques et physiques peuvent exercer une influence sur les manifestations.

Moi aussi, j'ai éprouvé comme vous, les sentiments de « transport aux cieux » et de « chagrin mortel », suivant les résultats favorables ou bien contradictoires et décourageants; j'ai acquis cette expérience en plus, qu'il ne faut pas écrire d'articles, dans l'un ou l'autre de ces états d'esprit, et qu'il ne faut pas jeter des pierres, si l'on demeure dans une maison de verre.

Quand la lumière est intense, les ombres n'en sont que d'autant plus accentuées, et si dans ce pays, il y a beaucoup de « *viles pierres* » et de « *diamants véritables* », ceux qui les cherchent y sont moins rare qu'ailleurs.

Je vous ferai observer encore, qu'il est plus facile de se prémunir contre la tromperie des hommes, que contre l'illusion, ou contre des manifestations douteuses émanant du monde transcendantal. Quant à vos expériences personnelles, je ne puis, tout en leur accordant un haut mérite, les considérer comme exemptes de toute « illusion subjective ».

Moi aussi, Monsieur le docteur, souvent j'ai été trompé, quoique ayant l'occasion de me garantir contre « la fraude objective ».

Avec le temps, vous prendrez en affection votre petite table, pour cette raison qu'elle frappe des coups, et non parce que vous croyez qu'il importe surtout de savoir *qui* a frappé. Vous vous appliquerez à étudier les phénomènes physiques, contrairement aux tendances suggérées par l'esthétique, et par des aspirations d'ordre plus élevé; vous vous réjouirez, quand elles se produiront avec la même profusion qu'il m'a été récemment donné de l'observer, alors que je me suis trouvé par hasard, avec les médiums Mott-Knight et Donnavan, de Washington, qui m'invitèrent à prendre part à une séance d'essai, dans une petite chambre qui n'avait pas encore été utilisée. A peine la lumière diminuée nous eûmes des phénomènes lumineux, sous forme d'étincelles et de petites flammes, qui planaient dans l'air, d'autres se précipitaient avec la rapidité de l'éclair dans toutes les directions, et disparaissaient sans trace. Pendant ce temps, nous entendions de tous les côtés, des voix tantôt fortes, tantôt chuchotantes, qui se présentaient comme des hôtes invisibles, faisaient de courtes communications, donnant des

noms, répondant à des questions. Parfois on nous tirait les cheveux et on appliquait des coups sur nos têtes, le dos et les épaules ; des mains, tantôt démesurément grandes, tantôt très petites nous touchaient au visage.

Le calme revenu, nous entendîmes le grincement d'un crayon sur l'ardoise et à la fin de la séance, en les examinant, je les trouvai soigneusement couvertes d'inscriptions et de dessins exécutés avec le crayon d'ardoise ou des crayons de couleur. HERMANN HANDRICH.

CARILLONS SPIRITES

Tiré de la *Revue de la France moderne*, de juillet 1895.

Le grand mouvement spirite moderne date de 1848, ainsi que nous l'avons expliqué dans un précédent article. Avant cette date, cependant, un grand nombre de faits surnaturels eurent lieu dans différents pays.

Les Esprits ayant pour mission d'attirer sur eux l'attention des vivants, s'y prenaient de façons diverses. Tantôt ils hantaient des maisons, tantôt ils prophétisaient par la voix des médiums, tantôt ils se montraient en apparitions ; mais la bêtise humaine et l'intolérance rendaient ces essais infructueux.

L'on ne voulaient pas reconnaître l'existence des Esprits. Certains faits étaient prouvés et avérés, et cependant on rejetait tout en bloc, comme étant l'œuvre du diable.

Messire Satan aurait beau jeu, s'il avait seulement la millionnième partie du pouvoir qui lui a été de tout temps attribué. Mais le diable n'est qu'un mythe.

Il n'y a pas de pouvoir contre la Toute-Puissance de Dieu.

Parmi les récits étranges qui ont été recueillis antérieurement, nous trouvons celui du major Moor sur les clochettes de Bealing, datant de 1834, par conséquent, bien avant le mouvement spirite.

Le major, qui raconte ces événements, n'a jamais pu découvrir la cause invisible des bruits insolites qui troublaient sa maison.

Voici le récit des faits :

Le 2 février 1834 se trouvait être un dimanche. Le major était à l'église et sa maison était gardée par un domestique et une femme de chambre. Sans raison aucune, la sonnette communiquant avec la salle à manger se mit à sonner trois fois. Le temps était calme ; le baromètre marquait 29° ; il n'y avait aucun trouble atmosphérique.

Le lendemain la même sonnette remua de nouveau, sans cause apparente.

Le troisième jour, cinq des neuf clochettes alignées se firent entendre, sonnant toutes à la fois, pendant qu'on cherchait, inutilement, l'auteur de cette cacophonie sans rien découvrir.

Dans la suite toutes les sonnettes de la maison se mirent en mouvement sonnant cinq à la fois, généralement. Les fils de fer étaient partout visibles le long des murs.

Ces bruits continuèrent pendant février et mars. Le major dit que l'on ne pouvait pas imiter la violence des sons, de façon ordinaire, car en essayant de tirer les fils de fer avec un crochet quelconque, on n'obtenait qu'un son doux, tandis que les sonnettes étaient agitées violemment par la puissance surnaturelle.

Le major Moor était naturellement très surpris de ces incidents. Ses amis et ses serviteurs firent, avec lui, tous leurs efforts pour découvrir quelque explication naturelle, mais sans succès.

Ils publièrent dans le *Ipswcich Journal* un compte rendu minutieux, décrivant même la situation des sonnettes et des fils qui y correspondaient, dans l'espoir que quelqu'un pourrait envoyer une explication.

Mais, tout ce que l'on pouvait lui suggérer était que les troubles étaient causés par des rats ou des singes.

Le dernier jour où le phénomène eut lieu fut le 27 mars 1834. Pendant sept semaines et demie, le major Moor en chercha partout la cause, sans la trouver.

Voici ce qu'il déclare à ce sujet :

« Les sonnettes, dit-il, tintaient, lorsque nous étions tous réunis dans la cuisine et personne ne manquait à l'appel ; il était alors impossible que quelqu'un fût caché pour se moquer de nous.

« Ni moi, ni les domestiques, ni personne ne pourrait produire les effets merveilleux que nous avons vus, ainsi qu'une dizaine de voisins, qui en furent témoins. »

Le major conclut : « Je suis parfaitement convaincu que les clochettes résonnent, *sans aucune intervention humaine*. »

En réponse à son article, il reçut quatorze lettres lui déclarant que le même phénomène s'était produit sur divers points d'Angleterre à des dates différentes. On lui donnait de nombreux détails, avec la signature des témoins, et la permission de publier les noms.

Tous ces documents ont été réunis et publiés dans un livre intitulé *Bealings Bells* (1).

* * *

(1) *Bealings Bells*, par Major, Edward Moor, F. R. S., Woodbridge, 1841.

Une des communications que le major reçut fut celle-ci :

En 1830, dans une maison de Chersterfield appartenant à M. James Ashwell, des clochettes avaient sonné de façon continue, pendant dix-huit mois.

Les détails étaient fournis par M. Ashwell lui-même et par M. Felkin, un de ses amis.

Selon le récit de M. Felkin « toutes les sonnettes de la maison tintaient alternativement, mais jamais avant cinq heures du matin, ni après onze heures du soir. On fixa une clochette au mur, sans aucun fil correspondant; une demi-heure après, elle sonnait aussi. Quelquefois quand les clochettes vibraient au plus fort, M. Ashwell en saisissait une entre ses mains, la forçant ainsi de cesser. Dès qu'il lâchait, la sonnerie recommençait. On fit venir des ouvriers qui examinèrent partout les fils de fer sans découvrir quoi que ce soit.

« Un d'eux étant occupé à rattacher des fils, après un long silence, vit tout à coup une sonnette s'agiter juste devant lui d'une façon si violente que la peur le prit ; il dégringola de son échelle et se sauva sans même ramasser ses outils s'écriant que Satan était dans les cloches et qu'il ne voulait plus y toucher.

« La maison où ces événements eurent lieu, était solidement bâtie sur des fondations très larges, et les murs en étaient fort épais, de sorte que les vents du dehors ne pouvaient être mis en cause. »

M. Felhin disait : « Toutes les parties de cette demeure furent examinées pas moi, avec le plus grand soin, sans qu'il me fût possible de deviner la force naturelle motrice qui produisait l'effet. »

Diverses expériences furent faites avec des électromètres et d'autres instruments, sans découvrir le mystère. On coupait les fils, et les sonnettes marchaient quand même.

Dans le voisinage on jasait beaucoup ; les domestiques étaient effrayés et plusieurs quittèrent leurs places. Les enfants aussi eurent peur, mais on les rassura, en leur disant que les sonnettes étaient malades.

Un chemin passait près de l'entrée de la maison, il arriva que nombre de gens faisaient un détour plutôt que d'y passer.

Puis, comme dernière observation, et celle-ci est la plus importante, on écrivit que les voisins avaient remarqué que les phénomènes semblaient coïncider avec le séjour d'une jeune fille dans la maison, et avaient cessé, lors de son départ. Mais on ajoutait : « Il ne semble pas qu'elle en ait été la cause *volontaire*. »

Ceci doit donner la clef de l'énigme.

Cette jeune fille était la vraie cause des troubles qui se produisaient. Elle

était douée d'une force médianimique peu ordinaire. Les Esprits prenaient son fluide et s'en servaient pour produire ces mouvements, sans même qu'elle s'en aperçût.

* * *

Ce que personne ne pouvait comprendre en 1830 nous paraît aujourd'hui bien simple.

La doctrine spirite nous apprend, en effet, quelle est l'influence des Esprits. Ils gouvernent tout, sous la direction de la Puissance Divine.

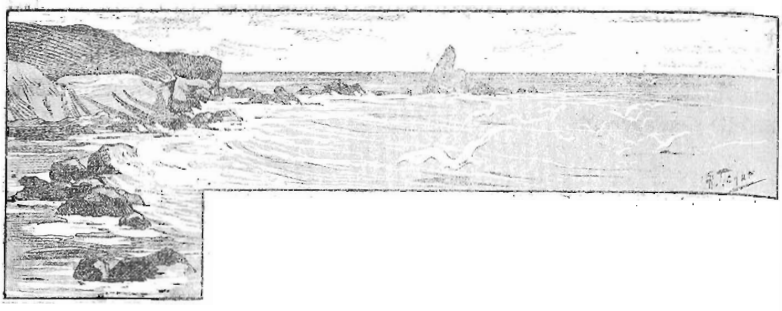
Tous les phénomènes inexplicables sont leur œuvre. Ils produisent les rêves, les hallucinations, les pressentiments, les craquements, les cris, les bruits étranges constatés dans les maisons hantées ; de même ils peuvent provoquer le déplacement d'objets de diverses natures, et ils ont, sur la volonté humaine, une influence mystérieuse mais certaine.

Remuer les sonnettes n'était donc, pour eux, qu'une manifestation de l'ordre le plus simple, destinée, en frappant l'imagination, à attirer l'attention publique.

C'était le premier coup de cloche du Spiritisme Moderne dont ces carillons annonçaient l'avènement.

ISMALA





DÉCÈS DE M. DOYEN, A GUISE

RÉSUMÉ DES DISCOURS

Une foule nombreuse et recueillie, composée de parents, d'amis, et de camarades, accompagnait au cimetière le cercueil de M. Doyen, gérant du journal *Le Devoir*.

Discours de M. Bernardot :

Mesdames, Citoyens,

Comme président de la Société de Paix et d'arbitre international du Familistère de Guise, je viens avec une profonde tristesse saluer la dépouille de celui qui travaillait avec nous, de l'excellent homme dont la famille est si cruellement éprouvée.

Doyen (Alphonse), faisait partie du bureau de la Société de Paix depuis le jour de sa fondation.

C'était un fervent, un sincère, croyant au progrès continu de l'humanité vers le mieux, vers le bien, et surtout vers cette idée si grande et si généreuse qui a pour but d'aboutir à la suppression de la guerre, ou de faire de tous les peuples une unité dans la solidarité, dans la liberté, en réglant les questions d'intérêts qui peuvent parfois les diviser, par l'arbitrage international.

La civilisation avait déjà accompli un grand progrès le jour où elle supprima le duel judiciaire, moyen primitif et barbare de juger les conflits entre particuliers.

Le progrès sera bien près d'être accompli, et la civilisation s'approchera de son apogée, lorsque la guerre qui n'est qu'un stupide duel judiciaire entre les nations, sera bannie à tout jamais.

Doyen travaillait avec nous à atteindre ce but ; il a accompli sa part de tâche ; il nous quitte après avoir rempli le devoir humanitaire qui incombe à tous les hommes, et que tous les hommes devraient remplir avec foi, avec courage, si malheureusement, ils n'étaient souvent dominés par l'égoïsme.

Celui que nous regrettons, celui que sa famille pleure, dont la pauvre enfant souffre encore en ce moment, d'une façon si cruelle, n'a donc cessé de coopérer à l'édifice du progrès.

D'autres, dans un instant vous diront quelle fut sa vie, quelles étaient ses idées, ses autres pensées : qu'il me suffise d'exposer qu'elles furent toujours larges et généreuses, dégagées de la gangue du passé. Ce convoi simple, sans faste de conventions rétribuées, le prouve bien ; seules, les sympathies et les amitiés désintéressées se pressent ici.

Discours de M. Sarrazin :

« A titre d'ami intime, depuis de longues années, au nom de ses camarades, et pour répondre au désir exprimé par la famille en larmes, je vais essayer de surmonter l'émotion qui m'étreint et retracerai brièvement la carrière de l'homme de bien et de cœur, que nous pleurons tous.

Doyen (Pierre-Alphonse), est né à Surfond (Sarthe), le 2 décembre 1837.

Issu d'une famille d'artisans, il paraissait destiné à suivre cette humble carrière : poussé par un besoin impérieux d'apprendre, de savoir, il résolut de s'instruire seul. A l'aide de ses propres forces, sans abandonner son travail manuel, il obtint, au prix d'énergiques efforts, son brevet d'instituteur à l'âge de dix-huit ans, avec l'emploi de maître adjoint au pensionnat de Beaumont-sur-Sarthe.

Engagé volontaire au 89e de ligne pendant la guerre d'Italie, il fut affecté au 5e corps d'armée et fut cité plusieurs fois à l'ordre du jour en raison de sa bravoure.

La campagne terminée, ayant été réformé à cause de sa faible constitution et des fatigues qu'il avait subies, il rentra dans ses foyers, se choisit une compagne et s'établit au Mans.

Dans cette ville, les larges idées de justice et de bonté que Doyen avait en germe se développèrent rapidement ; il s'y fit apprécier par une propagande démocratique, persévérante et gagnait l'affection de son entourage par son humeur serviable, une bonté obligeante, un dévouement incessant pour ceux qui l'approchaient. En 1870, ses concitoyens reconnaissants lui confièrent, par 7.500 suffrages, le mandat de conseiller municipal ; dans le Conseil, Doyen remplit avec zèle et dévouement les fonctions de secrétaire pendant cinq ou six ans.

Au cours de la période néfaste de l'invasion, il avait été promu lieutenant de la garde nationale ; les Prussiens voulurent le fusiller, dans une perquisition, ils avaient trouvé une assez grande quantité d'armes chez lui.

Doyen avait une âme de sensitive ; des émotions successives ayant ébranlé sérieusement sa santé chancelante, il dut accepter un poste d'em-

ployé dans un bureau de la ville. Il perdit sa première épouse après une cruelle maladie; trois jeunes enfants restèrent à sa charge.

Remarié quelques années plus tard sa compagne servit de mère à ses enfants; un premier bébé issu de cette seconde union mourut en bas âge et il perdit une jolie petite fille de trois ans, qu'il adorait. En 1878, ayant entendu parler du Familistère, il quitta le Mans pour être attaché au journal *Le Devoir*, sous la direction de Godin. Ce fondateur éminent avait pour lui la plus haute estime à cause de ses idées philosophiques et humanitaires ; il le nomma associé dès la constitution définitive de l'association, en 1880, et alors, il perdit un fils âgé de 18 ans. Après tant de chagrins et d'adversités successives, il était évident pour ceux qui l'observaient qu'une dernière douleur aurait facilement raison de cette âme ; sa jeune fille Alphonsine, clouée sur un lit de souffrances depuis plusieurs mois, à deux doigts de la mort, inquiétait le père et la mère au plus haut point; un mieux sensible s'étant déclaré, la malade paraissait sauvée : l'énergie qui jusque-là avait soutenu Doyen fit place à une grande prostation et à la mort.

C'est bien à lui, assurément, que peut s'appliquer cette belle pensée du poëte latin : « Je suis un homme, et rien de ce qui touche à l'humanité ne doit m'être étranger. »

Doyen se trouvait entraîné vers les études sereines des régions supérieures de l'au-delà. Aussi, était-il de plus en plus détaché des infimes, des microscopiques détails qui composent et remplissent notre existence sur ce grain de sable. Ecœuré des étroitesses de sentiments, de l'égoïsme si vivace, si déconcertant des hommes de notre époque malgré l'instruction largement répandue, il s'échappait pour voguer dans l'idéal qu'il sondait d'un regard avide et anxieux, sentant se rompre de plus en plus les liens qui l'enchaînaient à la matière ; il avait la vision prophétique et fortifiante des larges horizons, de l'immensité et de l'infini. Il se sentait attiré vers la mort, la délivrance à ses yeux ; il en parlait souvent et ses jours étaient comptés.

Et cela est tellement vrai que nous retrouvons dans ses papiers, parmi un grand nombre d'autres poésies, toutes animées d'un souffle élevé, le sonnet suivant.

AUX MORTS

SONNET

O morts ! Où planez-vous ? Dans cet espace immense
Quel est votre séjour ? Etre mystérieux
Que faites-vous là-haut ? Le mal et la souffrance
Existent-ils encor, parmi vous dans les cieux ?

Sur vous nous implorons la suprême clémence
De Dieu, nos chers aimés, puissiez-vous être heureux
Et qu'en nos cœurs meurtris, la sublime espérance
Nous montre le bonheur sur vos fronts radieux.

Nous sommes cette voix qui parle au fond de l'âme,
Nous aimons le Grand-Tout, que l'univers proclame
Nous vivons près de vous et dans l'immensité

Dans les astres nombreux de la sphère infinie
Nous volons rajeunis dans des flots d'harmonie
En propageant partout la solidarité.

Oui, notre ami savait que rien n'est perdu dans l'Univers, que toutes les actions humaines ont leur sanction ultime, inéluctable dans l'Eternité. Ayant beaucoup souffert, beeucoup aimé, inaccessible à la basse rancune, à la haine tenace, il avait confiance en l'éternelle justice, dans la récompense ultérieure des misères noblement et vaillamment supportées.

Ai-je besoin de dire que cette religion universelle et future de l'humanité régénérée, excluait toute conception enfantine de la Divinité.

Une voix plus éloquente que la mienne vient de vous rappeler, il y a un instant, le rôle actif joué par Doyen dans la Société de Paix du Familistère dont il faisait partie dès sa fondation, en 1886 ; il remplissait dans le bureau les fonctions d'assesseur. En 1889, il fut un délégué de notre société au Congrès universel de la Paix à Paris.

Son activité était telle, que tout en remplissant religieusement les multiples devoirs qu'il s'était imposés en outre de son service d'employé, de bibliothécaire, il trouvait encore du temps pour se livrer à la poésie, à la peinture, pour rassembler des collections nombreuses d'insectes, de minéraux, de plantes, d'objets préhistoriques, pour collaborer de temps à autre à divers journaux et à des revues.

Que l'exemple de Doyen soit imité et développe les sentiments de solidarité qu'il avait tant à cœur de répandre, qui ont servi de règle à toute sa vie. Que son souvenir ne nous quitte plus jusqu'au jour où nous aurons justement mérité qu'un ami vienne en apporter le témoignage attendri sur notre propre tombe.

Au revoir, ami Doyen, dans un avenir meilleur. »

Un délégué de la *Libre-Pensée* socialiste a parlé ensuite :

« Le cœur profondément ému, je viens au nom de mes amis dire un dernier adieu à l'honnête vieillard qui gît dans ce cercueil.

Bien peu peuvent présenter comme lui un passe politique sans tache, aussi droit, aussi désintéressé.

Contrairement à bien d'autres qui renièrent leur passé et s'enrichirent, Doyen meurt relativement pauvre, car il était probe et convaincu.

Aucune iniquité ne passait sans l'émouvoir; toujours prêt à aider le faible contre le fort il a maintes fois coopéré, et de sa bourse et de ses conseils, à l'œuvre si belle de la solidarité sociale.

Bon, il nous disait : Mes enfants! prouvez que vous êtes grands par le cœur. Servez d'exemple aux jeunes générations qui regardent et cherchent leur voie. Rendez le bien pour le mal.

Là était toute sa morale.

Nous Libres-Penseurs socialistes, profondément matérialistes, nous venons saluer l'honnête homme que nous allons confier à la terre, quoique ses croyances ne fussent pas les nôtres.

Spirite déterminé, il croyait aux esprits, à l'éternité de l'âme. Fort de par les expériences étonnantes des médiums il s'appuyait sur des savants tels que William Crookes, Allan Kardec et tant d'autres: il concluait à l'existence des esprits.

Les phénomènes produits par les médiums, ont déjà été autrefois constatés et dans d'autres lieux. L'histoire des premiers chrétiens, des premiers adeptes de Mahomet, des camisards et des fakirs de l'Inde fourmille des mêmes faits ; ceux qui s'occupent de la science du magnétisme assurent que le spiritisme est une branche de cette science.

Je salue, au nom de la Libre-Pensée socialiste, le brave citoyen Doyen, qui retourne au sein de notre mère à tous « la Nature » il y terminera ses études sur le Progrès et l'Eternité, cet homme loyal et bon. »

N. D. L. R. N'oublions pas qu'au Mans. M. Doyen eut un groupe très nombreux qu'il présidait avec tact et dignité ; il était en relations avec Allan Kardec. Ce groupe possédait plusieurs médiums guérisseurs, parmi lesquels M. Doyen et M. Cornilleau, ex-receveur de l'enregistrement et riche propriétaire ; les malades abondaient et ils étaient gratuitement remis en bon état de santé.

Les médecins ne l'entendirent pas ainsi, et en première instance, le procureur foudroya ces charlatans qui guérissaient sans remèdes, et par des actes de volonté. Résultat, amende et prison.

En appel, à Angers, l'avocat intéressa le tribunal, le fit s'égayer aux dépens des juges et des médecins du Mans ; ils furent acquittés comme gens de bien, avec conseil de ne point persister à mettre sur pied les gens condamnés par les docteurs.

Quelques années après ce jugement, l'école de Paris avec le docteur Charcot, l'école de Nancy avec les docteurs Liébault, Bannis, Liégeois, etc., enseignaient l'art de guérir, sous l'influence de la parole ou de la pensée,

exactement comme les regrettés Doyen et Cornilleau. Ce sont les officiels qui se servent, pour le commun des mortels, de l'argumentum, bûcillum.

A notre recommandation. M. Godin qui nous honorait de son amitié prit notre ami Doyen au Familistère de Guise ; Doyen y était honoré et estimé.

P. G. LEYMARIE.

CÉRÉMONIE AU DÉCÈS DE PIERRE MÉNARD

Par erreur, la revue du mois d'août annonçait le décès de M. Maître, tandis que c'était *M. Maître* qui avait prononcé les paroles que nous citons plus bas, sur la tombe de *Pierre Ménard*, spiritualiste estimé et honoré de toute la contrée de Thouars ; notre frère décédé y était propriétaire.

Le deuil était conduit par les amis intimes et personnels du défunt. La loge maçonnique de Parthenay, de laquelle il faisait partie celles de Chinon, de Tours, de Poitiers, de Saumur, de Niort et de notre ville, s'étaient par de nombreuses délégations fait représenter à cette cérémonie funèbre.

On a remarqué dans le cortège la bannière de la *Société philanthropique* de Thouars, dont le défunt était membre retraité.

Le Groupe d'Etudes sociales de Thouars, *Les Défenseurs de la Jeunesse*, assistait en corps aux obsèques.

Divers discours ont été prononcés.

La foule que l'on peut évaluer à cinq cents personnes s'est écoulée silencieusement et recueillie, emportant de cette cérémonie un souvenir ineffaçable, tant est puissant l'exemple d'une vie irréprochable donné par un homme qui sut mériter et conquérir l'estime de tous ceux qui le connurent.

M. P. Menard était sympathique à la cause.

DISCOURS PRONONCÉ PAR LE *F.·. E.·. Maître* :

Mesdames, Messieurs, mes Amis, mes Frères,

« Au moment où nous rendons à la terre les restes matériels de celui qui fut notre ami, qu'il nous soit permis de parler ici des qualités et des vertus qui furent l'ornement de toute son existence. Sa vie privée fut celle d'un bon époux, d'un excellent père de famille et d'un intègre citoyen. Malgré ces avantages, il eut à subir, dans sa vie politique comme républicain sincère, la haine implacable des hommes du soi-disant ordre moral, qui pour ruiner son honneur et sa modeste fortune n'hésitèrent pas à exercer leur vengeance contre lui. Mais bientôt, par la fermeté de ses principes et la droiture de son caractère, il triompha de ce honteux guet-apens qui tourna contre ceux qui l'avait créé. Sans défaillance et jusqu'à sa der-

nière heure il tint fermement le drapeau de liberté et de fraternité si cher à ceux qui travaillent sincèrement au bonheur de l'humanité.

« Il fut respectueux de la liberté de conscience, laquelle ne doit avoir d'autre sanction que son libre et secret examen. C'est pourquoi nous nous sommes inclinés devant ses volontés, en le laissant libre d'accepter ou de refuser tout intermédiaire entre sa conscience et son Créateur, lequel a seul le droit de réclamer le bilan de notre passé.

« Frère! adieu. Que ton souvenir reste gravé dans nos cœurs, que ton esprit demeure parmi nous. »

N. D. L. R. — Qu'il nous aide à veiller sur nous, cet esprit bien vivant.

M. LE DOCTEUR GAILHARD

Darwinisme et Spiritualisme.

Tiré de l'*Ere Nouvelle*, de Tarbes, 1er mai 1895.

La presse départementale a signalé tout récemment la mort de M. le docteur Gailhard, de Castelnau-Magnoac.

Nous ne le connaissions point personnellement. Il n'avait du reste pas nos idées politiques; certains articles de lui, parus dans quelques journaux du département, portent même, au point de vue religieux, l'empreinte d'une âme agressive et quelque peu sceptique. Sous les dehors qui le caractérisaient pour le grand nombre, un autre homme existait néanmoins que nous nous proposons de présenter ici.

A côté du politique remuant, de l'écrivain de mérite et du praticien zélé qu'il fut, M. le docteur Gailhard cachait pour ainsi dire, comme une supériorité gênante, une intelligence d'élite, une science profonde et des aspirations élevées que son voisinage ne soupçonnait pas.

A l'heure actuelle, après tant d'éloges donnés à sa mémoire par ses admirateurs et par ses amis, qui donc en effet connaît en lui le dialecticien sûr et le savant de bon aloi dont le nom se révéla, il y a quatre ans, au monde littéraire et scientifique par un véritable coup de maître? A l'heure actuelle, qui a dit ses véritables titres aux regrets et à l'estime de ses concitoyens? Qui donc a parlé enfin de son volume : *Darwinisme et spiritualisme*, où il réduit à néant les théories de l'école matérialiste?

Nous eûmes la bonne fortune de lire ce volume dès son apparition, sans pouvoir malheureusement deviner alors dans la signature de l'auteur le

nom de notre compatriote, et comme critique, nous en donnâmes le compte rendu à la *Revue bibliographique et littéraire de juin* 1891.

Ce que nous avons écrit à cette époque ne retrouve-t-il pas aujourd'hui toute son actualité? Les lecteurs sollicités par le nom de M. Gailhard, à quelque parti qu'ils appartiennent, ne tiendront-ils pas à connaître, au moins par une courte analyse, le remarquable travail du savant pyrénéen?

« On connaît le système de Darwin, naturaliste anglais, qui consiste à faire dériver les êtres vivants d'un petit nombre de formes primitives par « voie de sélection naturelle ». Son essai de *l'Origine des espèces*, contenant l'exposé de cette loi, parut en 1859, et rallia presque immédiatement de nombreux disciples. Seulement, quelques-uns d'entre eux allèrent plus loin que le maître, qui n'avait jamais entendu faire le jeu du matérialisme, et, contrairement à ses idées, essayèrent de trouver dans son système une arme contre les traditions bibliques et la révélation.

« Le philosophe allemand Strauss et les chefs de l'école matérialiste secondèrent leurs efforts; on vit la génération spontanée devenir le thème à la mode, le système de Darwin se développer et l'évolution prenant l'être issu d'une cellule quelconque existant *par hasard* dans la matière inerte et inanimée, s'élever graduellement des espèces les plus simples jusqu'aux plus élevées et jusqu'à l'homme lui-même. C'était le transformisme.

« Issu de la passion, ne relevant que des tendances purement systématiques et faisant bon marché de la science elle-même, nous voulons dire de la science indépendante consacrée par l'expérience et par le génie, une pareille doctrine était forcément condamnée dès son origine. Elle a fait néanmoins de nombreuses victimes, car il y a toujours des gens trop prompts à s'incliner devant ce qui flatte leur indifférence ou donne un regain de vie à leurs préjugés. En publiant son livre et en faisant toucher du doigt pour ainsi dire le vide absolu de la science matérialiste, M. le docteur Gailhard a donc fait une œuvre excessivement utile.

« Comme il fait bon le suivre pas à pas dans son attaque et lui voir réduire en poussière cette mise en scène de positivisme échafaudée à grand'peine, au moyen de classifications fantaisistes, de suppositions gratuites et d'incroyables hypothèses! Ce n'est pas bien difficile quelquefois. Il n'y a qu'à hausser les épaules quand M. Renan, par exemple, explique ainsi l'origine du mouvement universel : « Le commencement du mouvement dans l'univers fut une rupture d'équilibre née elle-même d'une non-homogénéité, car un monde homogène n'aurait jamais bougé ; il se serait reposé éternellement, sans développement, sans progrès. Pourquoi l'univers ne se tint-il pas tranquille? Pourquoi voulut-il courir les aventures au lieu de dormir au sein de l'éternité absolue? C'est qu'un *aiguillon* le pousse; une *inquiétude*

secrète lui donna le *tressaillement*; un *vague intérieur* amena des nuages sur la morne existence de son azur. » Qu'est-ce que cet aiguillon? Qu'est-ce que cette inquiétude secrète? Qu'est-ce que ce vague intérieur? Des mots, et des mots vides de sens, ne pouvant par conséquent rien expliquer.

Autre explication d'un savant de même force que M. Renan, sur l'origine de la vue : « La formation des yeux est due au *contact fortuit* d'un rayon lumineux et de deux cellules symétriques plus sensibles que leurs voisines à l'action de la lumière. » Expliquer ainsi la structure admirable de l'œil, structure qui a fait dire à Newton : « L'œil n'a pu être fait sans aucune connaissance de l'optique », c'est évidemment vouloir se moquer du genre humain.

« Mais il y a dans la théorie de l'évolution des espèces des points innombrables qui relèvent de la science et que le positivisme essaie, contrairement à la science, de ramener à sa doctrine; c'est là surtout que M. le docteur Gailhard serre de près les Vogt, les Hœchel, les Strauss, les Lubbock, les Littré, les Flammarion, philosophes demi-savants ou savants de mauvaise foi. C'est, du reste, à la lumière des grands savants qu'il marche, et c'est comme sous leur regard qu'il écrit ces lignes remarquables :

« L'intelligence infinie de l'être créateur se révèle dans l'admirable organisation cosmique et tout aussi bien dans la structure de l'animal le plus infime. Sa prévoyance infinie éclate dans l'ordre de création dévoilée par la paléontologie. Il a voulu que les végétaux apparaissent tout d'abord sur la terre parce que leur action était indispensable pour préparer l'installation des animaux ; il fallait, en effet, purifier l'atmosphère en absorbant le carbone et en dégageant l'oxygène nécessaire à la respiration animale. Si les animaux à sang froid ont été les premiers à se montrer sur notre globe, c'est que l'air primitif chargé d'acide carbonique était irrespirable pour les animaux à sang chaud. L'ordre admirable qui préside à l'organisation du monde n'est pas un travail né, dans une longue continuité de siècles, de la rencontre fortuite des éléments qui le constituent : il est bien l'œuvre d'une main expérimentée. Les divers êtres qui le peuplent ont été appelés à l'existence, lorsque le moment favorable à leur développement était arrivé. »

« Si la science est, du reste impuissante à trancher les graves questions de l'origine première et de notre fin, n'avons-nous pas, dit-il, les lumières de la raison et de la foi?

« En cosmogonistes sérieux, nous devons proscrire le dogme insensé de l'éternité du monde, la théorie insoutenable des générations spontanées et le système dégradant du transformisme. Cela fait, nous avons le devoir de nous adresser à la philosophie et d'apprendre d'elle quel est l'horloger qui a construit l'horloge, quel est l'ouvrier qui a élaboré et ajusté les diverses

pièces de ce grand édifice qu'on appelle le monde, quel est celui qui a imprimé à cette admirable machine son mouvement initial et qui en a assuré la pérennité ainsi que la régularité. La philosophie nous fera remonter jusqu'à Dieu, l'origine de la matière et de la vie n'étant pas du domaine de l'observation sensible et ne pouvant pas, dès lors, être expliquée par les sciences physiques. »

« Nous nous arrêtons sur ces lignes, mais en exprimant notre vif désir de voir le livre de M. le docteur Gailhard, qui ne peut manquer de conquérir de plain-pied dans le monde savant le rang qui lui revient, pénétrer quelque peu dans les régions de l'indifférence et de la libre-pensée où sa dialectique inattendue produira sans contredit une émotion légitime et salutaire. »

Ainsi que nous l'avions dit précédemment, nous ne savions pas quand nous avons écrit ces lignes, à quel travailleur infatigable et à quel savant de mérite elles s'appliquaient. Depuis, nous avons avons regretté que ce travailleur se dépensât en travaux stériles pour sa mémoire et pour son pays et que ce savant laissât comme enfouies au fond de lui-même les vastes et solides connaissances qu'il possédait. S'il avait su se dégager de la politique s'il s'était uniquement borné à ses devoirs professionnels et aux travaux de science et de philosophie qui lui avaient, dans un coup d'essai valu presque la notoriété, quelles brillantes qualités il eût pu mettre dignement en lumière, et quel nom incontesté il eût pu nous laisser maintenant!

Darwinisme et Spiritualisme est un volume fait d'intelligence et de savoir, l'œuvre par excellence qui le recommande à l'estime et au souvenir de ses véritables amis. Nous en avons parlé parce que nul n'en a rien dit, et pour rendre à un de nos compatriotes, envers qui maintenant toutes les passions doivent se taire, l'hommage posthume et mérité qui lui est dû.

A. Claverie.

---

5. Librairie des *Sciences psychologiques*, 1, rue Chabanais. Paris, ou chez l'auteur, 7, rue Ami-Lullin, Genève. — Essai sur le spiritisme scientifique. Le spiritisme est-il une réalité ou simplement le produit d'une imagination maladive? Telle est la question qui s'impose à la science depuis un demi-siècle. Les faits sont si nombreux, si variés, si indiscutables — une part faite à la fraude et au charlatanisme — qu'il serait absurde, après tant d'expériences, de nier sans examen, toute manifestation spirite : le spiritisme est reconnu une réalité. Déjà M. de Gasparin, dans ses *Tables tournantes*, avait affirmé, avec preuves à l'appui, les effets du fluide magnétique sur la

matière : — *mens agitat molem*; — et nous croyons que s'il est permis de varier d'opinion sur la cause efficiente de ces phénomènes, on ne peut raisonnablement en contester l'existence. L'*Essai* de M. Metzger que nous présentons à nos amis, est le traité le plus sérieux, le plus rationnel, le plus impartial sur la matière. C'est une étude complète du spiritisme, un recueil de faits nombreux, spontanés ou provoqués, un exposé lucide de théories explicatives, de récits d'apparitions, d'écritures diverses, de photographies électriques et spirites. On ne peut nier l'efficacité du spiritisme, du magnétisme, de la suggestion mentale au point de vue thérapeutique; on en use largement en médecine. Nous aurons probablement l'occasion de revenir sur ce sujet délicat; en attendant, nous signalons ce remarquable travail avec confiance à tous ceux que les questions psychologiques peuvent intéresser. In-12, 2 fr. 50.

Les 48, 49, 50 fascicules du *Dictionnaire encyclopédique* sont imprimées et illustrées, de la page 201 à la page 320.

Les articles sur le Criquet, la cristallographie, le crocodile, la croix, les crustacés, la cryptographie, les curcubitacées, le cuir, le cuivre, le culte cynocéphale la danse, etc. offrent un grand intérêt. Ce dictionnaire résume l'ensemble des connaissances humaines. Camille Flammarion a voulu les faire connaître à qui doit consulter constamment une synthèse résumée de ces connaissances.

800 livraisons par semaines, 2 livraisons à 10 centimes, et une série à 50 centimes (5 livraisons) chaque quinzaine.

Errata : Revue d'Août, lire : page 468. *Il ne demande qu'à être traité avec les égards qu'il mérite*. Page 469, lire : *Ce terme est le Générateur des deux autres*. Page 470, au lieu de *reclamer*, lire *réclame*. Page 470, on a omis les lignes suivantes : *Dans les compagnies de haute volée, ces millions sont, non l'apport des actionnaires mais bien l'accumulation des bénéfices résultant des primes fournies par les assurés*. (après *par les assurés*.) Page 471, au lieu de *nouveaux*, lire *moraux*; puis la *moralité y est comptée*; au lieu de *le joint*, lire *ce joint*; au lieu de *les prix*, lire *les primes*; lire *Un noyau capable de constituer*, lire : *manquent d'encouragements, de moyens d'application*.



BULLETIN DES SOMMAIRES

Annales des sciences psychiques, recueil d'observations et d'expériences sous la direction du Dr Dariex, n° 3 de mai et de juin. — *Documents originaux* : professeur A. Guebhard : Sur l'évocation psychique des objets réels. — Colonel de Rochas : Les impressions d'un magnétisé racontées par lui-même. — Dr J. Héricourt : Observation de pressentiment.

Quelques cas de guérisons dites miraculeuses : Dr Boucher : Lourdes et un cas de tuberculose aiguë généralisée. — Dr Mme de Mezeray : Un miracle improvisé. — Dr Thomas Olivier : Jeune fille miraculeusement guérie d'une paralysie à la source de Sainte-Winifred. — Professeur Boirac : Expériences sur l'extériorisation de la sensibilité. — Dr H. Goudard : Notes et réflexions complémentaires sur Miss Abbott.

La Vie d'Outre-Tombe (Charleroi). — Enseignement par les faits. — La Religion et le spiritisme. — Compte rendu des réunions de la Fédération des groupes de la région de Charleroi. — Communications reçues.

Le Messager (Liège). — Lettres sur le nouveau spiritualisme (*suite*), par Noel. — Maison hantée, diverses apparitions, par Horace Pelletier. — Identité des esprits, traduit du *Light* par L. Gardy. — A propos de la loi scolaire, Jean Gevers.

La Paix universelle (Lyon). — Etude sur le spiritisme, excellent article par A. Bouvier. — Franc parler, pétition du Comité de défense des intérêts professionnels et des sciences spiritualistes, et des partisans du somnambulisme lucide, H. Sylvestre. — Savoir médical, Magny. — Gnose (*fin*) J. Bearson. — Giovanna, nouvelle spirite (*suite*) par Léon Denis. — Phénomènes spirites observés au groupe. Amitié de Lyon de 1884 à 1890 ; documents réunis par H. Sausse.

Le Phare de Normandie, revue d'études psychologiques. — Les fêtes de l'enfance : Albert la Beaucie. — Le songe de Scipion : Cicéron. — A l'auteur de l'Etoile de Kervenn : Martial. — Dictées médianimiques, sagesse et savoir ; Conseils d'une mère. — Lettres de Franklin à sa belle-sœur sur la perte de son mari. — Guérison d'un panaris à l'aide de soins donnés par des docteurs désincarnés, rapport de M. C. Ferey de Chauny (Aisne).

Le Progrès spirite. — Les doctrines et les actes, A Laurent de Faget. — Le spiritisme dans Platon, D. Metzger. — Quelques cas de hantise, Annales des sciences psychiques. — La réincarnation. — Un médium américain. — Principe de l'évolution de l'âme, Em. Vauchez. — Doute (poésie), A. Balpe. — Mes souvenirs, A. Laurent de Faget. — La souffrance, par une amie. — Le psychisme expérimental, introduction de l'ouvrage de M. Erny.

La Revue immortaliste (Paris). — Chronique immortaliste : A travers le *Fait*. — Vues complémentaires, Marius Georges. — Partie positive ; récentes expériences à Naples, Elena Mainardi. — Cas relatif au problème de la réincarnation, I. G. Foster. — Partie philosophique : En route pour l'harmonie, J. Camille Chaigneau. — Variété de Marseille à Carthage (*suite*), E. di Rienzi.

L'Aurore du jour nouveau, sous la direction de Lady Caithness, du-

chesse de Pomar.— La nouvelle révélation sur les évangiles, sommaire et conclusion, un envoyé de la Reine Marie. — Heure de loisir d'un désœuvré, ou zigzags fantaisistes à travers la vie et les choses (*suite*), Q. Joliffe, capitaine de vaisseau en retraite. — Le nuage sur le sanctuaire, par le conseiller d'Eckartshauser (*suite*). — La vie future d'après Swedenborg (arcanes célestes, 1er vol.) — Le père Jean Serguieff de Cronstadt, article signé A. de Z., tiré de la *Revue Chrétienne*. — Marie Stuart (*suite*).

L'Etoile, harmonie messianique, Socialisme chrétien, Spiritualisme expérimental ; Littérature et Art. Pensées à méditer.— Albert Jhounney-Fraternité de l'Etoile ; Question religieuse ; La tradition ; Religion messianique, l'âme du salut, etc. — René Caillié : Sciences occultes ; Spiritualisme chrétien, la Religion des temps nouveaux. — L'Abbé de l'Etoile, Conférences : Le concordat d'Esdras.

La Curiosite, journal de l'Occultisme scientifique (Tours). — La Société théosophique, par Dac. — Les pouvoirs magiques, par G. Morvan. Le fantôme posthume, par le Dr Pascal. — La nourriture des végétariens, par le Dr Bonnefoy (du Vexin). — L'alcool et ses dangers.

Initiation (Paris). — Représentation du corps astral avec planche ; adaptations du Pater Noster, par Papus. — Un Kabbaliste contemporain, par Sédir. — Stigmates et stigmatisés, d'après Karl du Prel, par R. Candiani. — Horoscope pour 1895-96-97, par Eistibus Nitibus. — L'Aérosome et le psycholone, par le Dr Fugairon. — Les chimistes unitaires, par Jollivet Castelot. — Traité d'astrologie judiciaire, par Marc Haven. — La vision d'Hermès, poème par Maur. Largeris. — Expérience d'envoûtement, par Girgois.

Le Voile d'Isis (Paris). — La Thérapeutique Psychique, par Sedir. — Une soirée chez le professeur X. (*suite*). — Etudes sur la Mathèse ou Anarchie et Hiérarchie de la Science, du Dr Jean Malfatti de Monterreggio, traduites par Christien Ostrowski (*suite*). — Bibliographie générale des sciences occultes (*suite*).

Le Moniteur spirite et magnétique (Bruxelles). N° pas parvenu.

La Revue des Revues et revue d'Europe et d'Amérique (peu de mots, beaucoup d'idées). - L'Italie de nos jours, par le Dr Napoleone Colajanni, député au Parlement italien. — Les Mémoires inédits du prince Stanislas Poniatowski, par Joseph Korzeniowski. — Le mauvais œil, par Charles Simond. — Les Pygmées, par le Dr L. Caze. — Un espion russe au XVIIe siècle par N. Ogloblne. — Les amusements des villes d'eaux au XVIIIe siècle, par N. Engerand. — Comment on calcule les astres (illustré) par Mlle le Dr Klumpke. - La morale automatique, par le Dr A. de Neuville. — Jean Sébastien Bach (un portrait inconnu), sa dépouille mortelle et sa sépulture (illustré), par O. Berggruen. — John Falstaff, par Georg Brandes. — La race castillane et la Langue espagnole. — Feuilleton : L'amour de Jl-Toreng et de la jolie Tchun-Hyang (roman traduit du coréen) (*suite et fin*). — Analyse des Revues françaises et étrangères. — Caricatures politiques.

Revue de la France Moderne. — L'escadre espagnole à Cherbourg (illustré), par Carle de Mazibourg. — Un Marin russe écrivain français (Casimir Hulewicz) par Charles Fuster. — Au mont St Michel, notes rapides, par Daniel Cognet. — Les esprits des réformateurs, excellente étude sur le spiritisme et les faits spirites, par Ismala. — La légende du roi Arthur (*suite et fin*) par M. Fleury. - Un département qui souffre. La Corse agricole et commerciale, par Maurice Jolliyet. — Pour Suzanne (*suite*), Jean Barancy. — Le Soudan à Paris, Y. de M.

La Revue des Livres et du Théâtre sous la direction de H. Le Soudier (Paris), donne le compte rendu de tous les nouveaux ouvrages parus dans la quinzaine et même des extraits assez longs. Cette revue est donc d'une grande utilité, on n'achète pas ainsi une œuvre au hasard, on

sait à l'avance si elle vous intéressera.

L'Echo de la Semaine (Paris) publié par Paul Ollendorf (illustré), contient de nombreux articles très intéressants sur tous les faits importants de la semaine, tant en France qu'à l'étranger ; le numéro du 18 août donne un excellent portrait de Gladstone, une chronique de Jules Lermina ; extraits de journaux ; Le travail intellectuel à la campagne, par B.-H Gausseron ; Etude sur André Chenier, par Emile Faguet ; une des plus belles poésies d'André Chenier ; L'enfant malade ; poésie de Jean Richepin, mouettes, grès et goélands ; roman, contes et nouvelles ; Pensées morales d'Alexandre Dumas fils ; La médecine des plantes, par le Dr Foveau de Courmelles ; actualités scientifiques et notes mondaines.

Revue française du 5 août. — Mes Delenda Carthago de Théâtre, par Cerfberr. — Mouvement idéaliste, par Marius Decrespe. — Impressions printanières, de Ch. Bausil. — Chronique de Marseille, de Marius d'Arcourt.

Une partie spéciale et très intéressante a été réservée au Limousin. et contient de charmantes poésies dont plusieurs sont inédites :

Au Limousin, d'Edouard Michaud. — En quête d'un gendre, de Mme Elodie Boutineau.

Au diable ! les professionnels, de Charles Missol, de Lyon. — Monsieur Roquencœur, de Mme Emma Eberg etc., etc. — Des illustrations de Charles Missol fils, J. Chamson, Raoul Chapuis, complètent ce remarquable fascicule.

L'Orient, organe national ottoman, directeur N. Nicolaïdes à Paris. — Fête anniversaire de l'avènement de S. M. J. le sultan Abd-ul-Hamid Khan II. — Relèvement de la Turquie, ses causes et conditions, par Louis Martin. — L'Exarcat bulgare, par N. Nicolaïdes. — Le pèlerinage de la Mecque, par G. d'Orget. — L'humanité anglaise (*La Patrie*) Lucien Millevoye. — Articles divers et bulletin politique.

La Géographie. — Voyage dans la Mongolie et le Thibet, de M. W. Woodrille Rockhill. — Commerce et ressources de Tampico, par M. Léon Schoenfeld. — Le Chevalier de Lévis au Canada. — L'Homme singe, découverte biologique faite récemment à Java, par M. le Dr Dubois, médecin militaire hollandais à Batavia. — L'industrie des peaux de Persiane et d'Astrakan à Leipzig. — Le Continent austral, hypothèses et découvertes de M. Armand Rainaud, agrégé d'histoire et de géographie, docteur ès lettres.

Le Devoir, revue des questions sociales, créé par J.-B. André Godin, fondateur du familistère de Guise. — Documents pour une biographie complète de J.-B André Godin. — Un socialiste pratique : Robert Owen par Aug. Fabre (*suite et fin*). — La Coopération. — Faits politiques et sociaux. — Question de la Paix. — Mouvement féministe. — Bibliographie. — Ouvrages reçus. — Sans famille, par Hector Malot. — Mouvement des Assurances mutuelles et Etat civil du Familistère de Guise.

Les traitements naturels sans remèdes ni opérations et le système Kneipp ; bulletin de renseignements sous la direction de A. Sandoz, ingénieur. — Le bain de lumière et d'air ou bain atmosphérique, par Arnold Rikli (*suite*).

Le Journal de tous (bimensuel, 0 fr. 05 le numéro). — Les propos d'un bon tyran. — Les grandes vérités sociales, par Aristide Larseneur. — Communication du public et correspondances. — La protection de l'enfance.

Petits plaidoyers contre la guerre, petite feuille distribuée gratuitement, par Potonié-Pierre ; adresser les demandes, 9, route de Montreuil, à Fontenay-sous-Bois (Seine).

Le Journal du bien public (Neufchâtel), organe officiel de l'Union internationale des amies de la jeune fille et de l'Association de femmes suisses pour l'œuvre du relèvement moral. — Excellent article sur les femmes tombées.

Le Bulletin continental, revue mensuelle des intérêts de la moralité pu-

blique, organe central de la fédération britannique continentale et générale (Genève). — Allocution de Mme E. de Mortier au Congrès pénitentiaire de Paris. — La proposition de loi Bérenger.

Le Génie, articles sur les mines, chemins de fer, canaux, agriculture, industrie, travaux publics, commerce, métallurgie, navigation, science, arts industriels, voyages et découvertes.

Revue des Industries du Livre, articles concernant l'imprimerie, la librairie, la papeterie et tout ce qui s'y rattache.

L'Algérie agricole, bulletin de la colonisation ; agriculture, viticulture, horticulture, économie rurale (à Alger et à Paris).

L'Institut international, dont le siège provisoire est à Paris, 210, boulevard St-Germain, se propose de faire connaître et de répandre, par ses *Annales* périodiques, les travaux scientifiques, littéraires et artistiques de nos compatriotes à l'étranger ; et ceux des auteurs, des savants, des artistes étrangers en France.

On ne peut qu'applaudir à la création de cette intéressante institution qui est certainement appelée à rendre les plus grands services aux intellectuels de tous les pays.

La Lumière (Paris-Auteuil). — Au sujet du déplacement de l'axe de la Terre et de l'avenir de l'humanité. — Entre le Soleil et la Lune (suite de « Les Croix dans le Ciel et tout ce que l'on peut y voir). — Faits psychiques de tous les temps : Lincoln averti de sa mort fatale par un songe. — La chasse magique dans la Forêt de Fontainebleau. — Le crime de Ravaillac augure par les astrologues, récit de l'assassinat d'Henri IV. — Conversion de miss Diana Vaughan. — Pages mystiques. — Le règne de la Femme. — Le cœur triomphant visible. — Le réveil. — Marie-France ! — Recueil de communications spirites adressées à Monsieur de Bodisco. (Minnehaha). — Variétés : Le langage des fleurs par la signification des couleurs de l'arc-en-ciel. — Origine des fleurs de lis. — Le nombre 7. — Bibliographie.

Ouvrages nouveaux reçus en août 1895 :

Phénomènes spirites observés au Groupe Amitié de Lyon de 1884 à 1890 et discours prononcé le 31 mars 1895 en l'honneur d'Allan Kardec, brochure publiée par M. H. Sausse, de Lyon.

Les phénomènes obtenus pendant cette période furent :

De nombreux apports de fleurs ; dématérialisation d'un anneau en buis et rematérialisation de l'anneau ; écriture directe d'Esprits, sur une feuille de papier, préalablement examinée par des témoins, et renfermée, devant eux, dans une enveloppe cachetée à la cire ; lettre, et cinq pièces d'or, dématérialisée, et transportée à une assez grande distance du lieu de la séance ; moulage d'une main fluidique d'Esprit dans la paraffine. La publication de ces faits, avec description exacte des expériences et le contrôle sévère des témoignages, font de cette brochure une œuvre utile pour la cause du Spiritisme.

Bibliothèque de la *Irradiacion* (Madrid). — Fakirismo y Ciencia, par M. Otero Acevedo. — La Verdad en el Vaticano, notabilismo discurso pronunciado en el ultimo concilio, por el obispo Strossmayer ; brochures de propagande.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.